

# Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique

## LA CITÉ DES CÉSARES

Jean-Pierre SANCHEZ

Alors que l'Eldorado et le royaume de *Gran Paititi* mobilisaient les énergies et faisaient rêver les explorateurs de la zone torride, plus au sud une autre chimère, la Cité des *Césares*, captiva l'attention des Européens pendant plusieurs siècles. C'est, selon Enrique de Gandía, le plus bel exemple de longévité d'une légende que l'on puisse trouver sur le continent américain :

"Ce fut la légende qui eut la plus grande longévité en Amérique et dans le monde entier, celle qui par ses bases historiques et géographiques et par sa vraisemblance parvint, durant des siècles à stimuler l'imagination et à éveiller l'espoir de la moitié d'un continent qui rêvait de découvrir une cité perdue au fin fond des lointaines vallées andines (1)."

On comprend l'enthousiasme d'Enrique de Gandía qui se dispose à évoquer une légende qui concerne son propre pays, celle de la Cité des *Césares*, qui n'est pas complètement oubliée dans l'Amérique du XX<sup>e</sup> siècle.

### 1 - L'apparition de la légende

C'est un bien curieux nom pour une légende américaine que celui des *Césares*, qui s'applique tout à la fois aux Européens qui vivaient dans cette cité et à une tribu indigène très mystérieuse. Pour le P. Pedro Lozano — qui écrit au XVIII<sup>e</sup> siècle — l'appellation *Césares* correspondrait simplement à l'époque où les colons espagnols s'établirent dans le pays. C'était le temps du règne de Charles Quint, le nouveau César :

"(...) venant coloniser ces Indes du temps de Charles Quint. C'est pour cela qu'on les appelle *Césares* (relation d'un vétéran espagnol) (...) (2)"

Cette interprétation un peu hâtive n'est pas la plus couramment admise ; elle semble cependant avoir eu quelque succès au XVIII<sup>e</sup> siècle puisqu'on la retrouve sous la plume de l'historien Carvallo Goyeneche (3). On préfère, en général, souligner que l'appellation *Césares* se rapporte au nom du capitaine Francisco César. Ce dernier s'illustra, en 1528, auprès de Sébastien Cabot qui lui confia une mission d'exploration vers les terres inconnues situées à l'ouest du Paraná où l'on pla-

© Presses Universitaires de Rennes 729  
Campus de la Harpe  
2, rue du doyen Denis-Leroy  
35044 RENNES Cedex

Mise en page : Joëlle DESON - Patricia PERRIN  
pour le compte des PUR

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1996  
ISBN : 2-86847-152-0  
ISSN : 1255-2364

çait la *Sierra de la Plata* et le royaume du *Rey Blanco* (4). Nous avons peu de précisions sur ce voyage qui laissa cependant de profondes traces dans l'esprit des colons du Río de la Plata.

Sébastien Cabot, nous le savons, devait se rendre en Asie en passant par le détroit de Magellan. Il n'avait certainement pas prévu les chevaux et l'équipement nécessaire pour de longues incursions sur le continent américain et Francisco César ne disposait donc pas des moyens indispensables pour progresser dans les meilleures conditions. Pouvait-il alors atteindre les frontières de l'Empire incaïque qui était en fait la résidence véritable de ce *Rey Blanco* dont les Indiens du bassin du Paraná avaient une image déformée par l'éloignement ? Aurait-il été capable d'entrer en contact avec les peuples de la Cordillère, comme l'assure Ruy Díaz de Guzmán dans son œuvre *La Argentina* ? Il est fort peu probable qu'entre la fin du mois de novembre 1528, date de son départ, du fort de Sancti Spiritus (au confluent du Paraná et du Rio Carcarañá) et son retour, avec sept survivants, vers la mi-février 1529, il ait eu la possibilité d'atteindre le territoire des Incas. Cependant les nouvelles qu'il rapporta intéressèrent énormément ses compatriotes qui pensèrent avoir repéré le pays fabuleux que l'on évoquait le long de la façade atlantique et sur les rives du Paraná.

Si l'on en croit Ruy Díaz de Guzmán, l'expédition de Francisco César aurait été des plus fructueuses. Elle serait parvenue jusqu'à la cordillère des Andes :

"(...) et partant de là pour leur expédition, ils traversèrent quelques villages indiens et franchirent une cordillère qui vient de la côte de la mer et se prolonge en direction du Ponant et du Septentrion jusqu'à rejoindre la haute cordillère principale du Pérou et du Chili (...) (5)"

Précisions démenties par la réalité géographique, comme l'a démontré Hans Steffen qui souligne :

"La tentative d'identification de la première des deux "cordillères" mentionnées dans ce paragraphe s'avère quasiment impossible (...) (6)"

Cependant les affirmations de Ruy Díaz de Guzmán ne peuvent être tenues pour fausses car elles semblent plutôt correspondre à l'image que l'on se faisait alors de cette région (grâce, surtout, à la carte dessinée en 1544 par Sébastien Cabot) (7). Ruy Díaz de Guzmán, poursuivant le récit de l'expédition, relate l'arrivée de Francisco César dans un pays d'une richesse exceptionnelle :

"(...) poursuivant leur voyage, ils revinrent vers le sud et entrèrent dans une province très peuplée, avec une multitude d'habitants, et très riche en or et en argent. Les gens de cette contrée élevaient beaucoup de bétail et de moutons du pays dont ils utilisaient la laine pour fabriquer de grandes quantités de vêtements fort bien tissés. Ces naturels étaient les sujets d'un grand seigneur qui les gouvernait (...) (8)"

Francisco César et ses compagnons auraient été fort bien accueillis dans cette région civilisée, d'où ils purent repartir sans difficultés, chargés des présents qu'ils reçurent du Souverain :

"(...) ils demeurèrent là-bas de nombreux jours, jusqu'à ce que César et ses compagnons demandèrent qu'on leur donnât licence pour s'en retourner : le seigneur la leur accorda libéralement et leur offrit de nombreux objets en or et argent et tous les vêtements qu'ils purent emporter. Il mit en outre à leur disposition des



Indiens pour les accompagner et les servir. Traversant alors toute cette contrée ils reprirent le chemin qu'ils avaient emprunté à l'aller jusqu'au fortin qu'ils avaient quitté lors de leur départ (...) (9)"

Puis Díaz de Guzmán nous donne l'explication de l'appellation *Césares* :

"(...) en sorte que lors de cette aventure, César traversa tout ce pays, auquel on donne ainsi communément le nom de "Pays conquis par les *Césares*" ["la conquista de los *Césares*"], d'après ce que m'assura le capitaine González Sánchez Garzón, habitant de Tucumán et vétéran de la conquête du Pérou. Ce dernier me dit avoir connu et s'être entretenu avec ledit César dans la ville de Lima ["*Ciudad de los Reyes*"] : ce sont ses informations et ses propos que j'ai repris dans ce chapitre (10)."

La relation de Ruy Díaz de Guzmán est l'une des rares sources que nous puissions utiliser pour évoquer l'expédition de Francisco César. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, peu de documents permettent de retracer avec certitude les événements qui se produisirent. Les déclarations de quelques témoins, dont celles de Sébastien Cabot lui-même devant les fonctionnaires de la *Casa de la Contratación* de Séville (en 1530) (11), ne suffisent pas à éclaircir le mystère qui règne autour de la tentative de Francisco César. Nous savons cependant qu'il divisa ses troupes en trois groupes qui progressèrent de façon autonome. Peut-être faut-il voir là une explication des contradictions qui apparaissent entre les déclarations postérieures de quelques témoins et la présentation des faits que l'on trouve chez Ruy Díaz de Guzmán dont la relation est souvent qualifiée de "douteuse" (12). L'historien argentin Vicente D. Sierra reconnaît cependant que l'on ne doit pas condamner irrémédiablement Díaz de Guzmán car, dit-il :

"Toutefois nous avons acquis, avec une certaine expérience, la conviction qu'en général le premier écrivain créole est dans le vrai. Il commet quelques erreurs de détail, mais moins que l'on ne l'a cru pour ce qui est fondamental (13)."

S'il paraît assuré que Francisco César ne repartit pas avec une deuxième expédition vers le riche pays qu'il aurait découvert, et qu'il s'embarqua pour la métropole en compagnie de Sébastien Cabot à la fin de l'année 1529 (14), rien ne permet d'affirmer que des compagnons de César n'aient pas récidivé dans la même direction.

L'expédition fit pourtant grand bruit dans la région du Río de la Plata. Et l'on en vint à évoquer la contrée exceptionnelle explorée par Francisco César, que l'on désigna comme le Pays "de César" ou "des *Césares*", ce pluriel s'appliquant, bien entendu, à tous les membres de son expédition. Cet emploi du pluriel n'est d'ailleurs pas unique. Quelques années plus tard, Lope de Aguirre n'appela-t-il pas ses fidèles "*los Marañones*" (évoquant ainsi le nom du fleuve sur lequel il naviguait) ?

\* \*  
\*

L'incertitude régnait sur l'emplacement exact de la zone qu'avaient reconnue les membres de l'expédition de Francisco César. Ce facteur joua grandement en faveur du Pays des *Césares* qui tint dans les pampas argentines le même rôle que le royaume du *Gran Paititi* (situé plus au nord). On note, dans les deux cas, l'influence du rayonnement de la civilisation incasique. On retrouve chez les Cé-

*sares* une société évoluée, des Indiens qui élèvent des "moutons du pays" ("carneros de la tierra"), tissent la laine, savent se vêtir. Ici aussi réapparaissent en abondance l'or et l'argent dont on comble les visiteurs éberlués par tant d'opulence et de générosité.

Quel que soit le nom que l'on donne au pays merveilleux, *Césares*, *La Sal*, *Linlín* (ou *Lilín*), *Trapalanda*, (ou *Trapanandá*), *El Valle de Telán y Curaca* (15) ou *Jungulo* (16), c'est le même écho de l'Empire de la Cordillère que l'on perçoit à l'est des Andes, malgré d'inévitables différences dues à la diversité des conditions qui déterminent l'apparition des légendes.

La même idée est souvent véhiculée par des noms très différents. Enrique de Gandía fait remarquer à ce sujet :

"Les noms de *Lilín* et *Trapalanda* que l'on a utilisés pour désigner le merveilleux Pays de *César* ou des *Césares*, sont toujours aussi absurdes, en ce qui concerne leur étymologie, que du temps de la conquête. Quant à la province du Sel ["de la Sal"], le Dr. Latham a démontré (...) qu'en effet il s'agissait de riches salines situées à l'est de la Cordillère, du côté du Pas de Lonquimay, qui furent si célèbres lors de l'expédition que fit, en 1533, dans cette zone le *conquistador* Pedro de Villagra (17)."

\* \*  
\*

Vers le Pays des *Césares* vaguement situé dans la région du Tucumán convergèrent alors plusieurs expéditions parties du Pérou et du Chili.

À la fin de la guerre de Chupas (septembre 1542), le gouverneur du Pérou Vaca de Castro eut à se défaire de nombreux soldats oisifs ; il imagine alors — l'idée n'était pas nouvelle — de lancer une expédition vers le fameux Pays des *Césares* dont on évoquait fréquemment les immenses richesses. Il y avait là de quoi calmer tous les combattants désœuvrés et d'augmenter peut-être les domaines et les revenus de la Couronne et des explorateurs. Felipe Gutiérrez et Diego de Rojas partirent donc avec la mission de découvrir une lointaine province que l'on devait trouver à l'est des Andes, entre le Chili et le Paraná (18). Diego de Rojas périt au cours de cette incursion, tué par une flèche empoisonnée. Francisco de Mendoza prenant alors la tête des troupes, parvint jusqu'au fortin de Sancti Spiritus (d'où était parti Francisco César une quinzaine d'années auparavant). Après avoir tenté de se rendre au Paraguay, l'expédition, alors commandée par Nicolás de Heredia, décida de rentrer au Pérou où elle arriva au cours de l'hiver 1546.

Le Président La Gasca était animé des mêmes intentions que Vaca de Castro lorsqu'il décida d'envoyer vers la région du Tucumán Juan Núñez de Prado. Ce dernier partit de Potosí en 1549.

D'autres expéditions à destination du Tucumán quittèrent aussi le Chili où Pedro de Valdivia faisait preuve d'une grande activité. Francisco de Villagrán, qui entra en compétition avec Juan Núñez de Prado en 1550, mais aussi Francisco de Aguirre, qui parvint à expulser ce dernier en 1553, avaient, bien entendu, la ferme intention de découvrir le Pays des *Césares*, tout comme Luis de Cabrera (nommé gouverneur du Tucumán en 1571) ou Gonzalo de Abreu (qui lui succéda en 1574). Ce dernier — explique (au XVIII<sup>e</sup> siècle) le Jésuite Guevara dans son *Historia del Paraguay* — était préoccupé par les mines de *Linlín* :

"La ville de Nieva eut à subir de plus néfastes conséquences. Le capitaine Pedro Zárate la dirigeait. Il reçut un mandement d'Abreu qui lui enjoignait de partir avec des troupes pour reconnaître les mines de *Linlín* dans la vallée de *Calchaquí* et lui promettait un partage des bénéfiques (19)."

## 2 - Les Césares indiens

Dès l'origine, la légende des *Césares* s'est compliquée. Nous devons constater que c'est en fait une double légende qui apparut. Parallèlement au mystérieux pays que le capitaine Francisco César aurait découvert, on imagina une tribu d'Indiens vivant en marge des autres communautés, et l'on baptisa ce groupe d'indigènes : *les Césares*.

On avait remarqué, à plusieurs reprises, la disparition d'Indiens qui fuyaient les colonies établies par les Européens. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le P. José Gumilla souligne, dans son œuvre *El Orinoco ilustrado e defendido* :

"(...) la facilité et la fréquence avec lesquelles les Indiens, tout spécialement ceux de l'Amérique méridionale, et pour les motifs les plus insignifiants — et même sans aucun motif — se retirent dans des pays inconnus peuplés par des païens (...)  
(20)"

Il précise aussi, quelques lignes plus loin :

"Les Indiens du Chili se retirent en suivant des chemins connus d'eux seuls pour se retrouver de l'autre côté du Río Barbarana et du Bío Bío, puis s'enfoncer dans les lointains territoires des Indiens Araucans et jusque dans ceux des Indiens Patagons ou des habitants des Terres Magellaniques. Les mécontents des régions de Buenos Aires, du Paraguay et du Tucumán, outre la possibilité de retraite que leur offre le Chaco, ont bien d'autres recours à portée de la main. Quant aux Indiens du Pérou qui sont tentés de partir, il est inutile de s'épuiser à les rechercher une fois qu'ils ont franchi les Andes en direction du nord, car on ne les retrouvera jamais. Ceux des provinces de Quito, de Santa Fe et du reste de la Terre-Ferme ont à proximité d'innombrables nations de païens qui peuvent les accueillir. Ceux de la Nouvelle-Espagne manquent de cachettes semblables dans les alentours, mais les mécontents ne manquent pas de moyens pour disparaître. Je pense que dans ces retraites — c'est, à mon avis, indubitable — vivent cachés la plupart des Indiens dont on a remarqué l'absence dans les régions connues et pour lesquels nous devons instamment supplier le Créateur de tous les hommes de les sauver (21)."

Cependant les Indiens *Césares* que l'on évoque n'appartiennent pas à cette catégorie d'indigènes réfractaires au monde de la colonie, ou du moins, quand c'était le cas, ils faisaient partie de l'important groupe d'autochtones qui auraient émigré avant que les Espagnols ne s'établissent dans leur pays : ils fuyaient la vague déferlante des *conquistadores* mais n'avaient jamais subi la loi des intrus.

On estima donc très souvent que les *Césares* n'étaient que des ressortissants de l'Empire incasique qui auraient quitté leur pays à l'époque de la *Conquista*. Ces hommes qu'Ernesto Morales qualifie de "*Césares incasiques*" ("*Césares incaicos*") (22) démontrent à quel point le Pays des Indiens *Césares* ressemblait au Royaume du *Gran Paititi* dont les bases essentielles reposent justement sur la légende de la migration d'*Orejones* et d'Indiens de la Cordillère.

La légende des *Césares* indiens a trop de points communs avec celle du *Paititi* : ce n'est à vrai dire qu'une seule et même légende qui a su s'adapter à des

conditions géographiques différentes. Cependant, pour ce qui est des *Césares* le lien avec la dynastie des Incas est beaucoup plus ténu et bien moins important que pour le royaume du *Paititi*. Il n'y a pas de "*Gran César*" comme il y a un "*Gran Mojo*" ou un "*Gran Paititi*". Les Indiens *Césares* forment une masse compacte de laquelle n'émerge aucune figure caractéristique. Ernesto Morales explique à leur sujet :

"Simultanément commença à circuler une nouvelle : des Incas *Orejones* qui s'étaient enfuis de Cuzco après la détention d'Atahualpa, emportant avec eux d'énormes quantités de richesses, s'étaient enfoncés dans la région montagneuse, en direction du sud.

Où ces *Césares* indigènes trouvèrent-ils refuge ?

Il n'était pas nécessaire à l'imagination des hommes de ce temps-là de disposer de plus d'éléments pour créer de merveilleuses chimères, des mythes éblouissants.

Pourquoi ne pas réunir les "*Césares hispaniques*" — nom que l'on décida d'attribuer aux soldats du capitaine Cabot — et les "*Césares incasiques*" ? Pourquoi ne pas s'imaginer que les uns et les autres, qui avaient disparu, avaient trouvé un refuge sûr, la quiétude et la puissance dans une ville mystérieuse située dans la non moins mystérieuse Patagonie (23) ?"

Car la légende va évoluer, comme nous pourrions le constater.

Les "*Césares incasiques*" étaient partis de Cuzco vers le sud alors que les habitants du *Paititi* avaient choisi de s'orienter vers l'est. Seule la direction était modifiée, mais le fond de la légende restait le même. Notons aussi que dans les deux cas les indigènes auraient emporté de grands trésors ce qui rendait d'autant plus passionnante la recherche de leur refuge et qui, pour la majorité des explorateurs, était une raison nécessaire et suffisante pour s'engager dans l'aventure.

La légende des Indiens *Césares* semble également avoir quelque rapport avec le mythe de l'Eldorado. Cela ne saurait paraître étonnant puisque nous avons déjà remarqué les interférences qui existaient entre le *Dorado* et le Royaume du *Paititi*. Enrique de Gandía signale qu'il est question d'un lac dans un document de 1565 concernant les *Césares*.

Il s'agit d'une lettre du *Licenciado* Castro adressée à la Couronne depuis Lima (*Ciudad de los Reyes*) le 23 septembre 1565. On y lit le passage suivant consacré à Gómez de Carabantes que l'on avait envoyé dans la vallée de Jauja :

"(...) il découvrit aussi — et rapporta ces informations sous forme de dessins — comment depuis la vallée de Jauja ["*Xauxa*"] l'on peut s'engager sur une rivière qui passe derrière la contrée où se trouve l'Inca ["*Inga*"], jusqu'à se retrouver sur un lac où vivent certains seigneurs de nombreux Indiens qui utilisent beaucoup d'or et d'argent, et apprit que de certaines rivières qui se jettent dans ce lac on tire beaucoup d'or (...) (24)"

Il est inutile d'insister sur le rôle des lacs que nous avons déjà eu — à plusieurs reprises — l'occasion d'évoquer. Enrique de Gandía souligne d'ailleurs ce détail :

"Ce lac est, à notre avis, une copie du lac de Guatavita dont le cacique, qui se couvrait d'or, fut à l'origine de la légende du *Dorado* (...) (25)"

Il montre également que l'Inca fugitif est bien présent dans la légende des Indiens *Césares*. On ne peut, à l'évidence, nier la relation qui existe entre le *Dorado*, le *Paititi* et le Pays des Indiens *Césares*.

Le Jésuite Tomás Falkner, dans son *Derrotero desde la ciudad de Buenos Aires hasta la de los Césares, que por otro nombre llaman la Ciudad Encantada*, paru en 1760, ne signale pas le rapport que certains voyaient entre les Indiens *Césares* et les Incas fugitifs. Il est vrai que la légende s'était alors déplacée vers la Patagonie et que le lien pouvait paraître beaucoup moins évident. Il évoque ainsi ces fameux Indiens *Césares* :

"(...) et cette rivière [le Río del Azufre] prend sa source dans la Cordillère, dans une vallée large, spacieuse et riante où se trouvent et vivent les Indiens *Césares*. Ce sont des gens de très grande taille qui ont l'apparence de géants : ils sont si grands que la hauteur de leur corps les empêche de monter à cheval et qu'ils doivent se déplacer à pied. Ces Indiens sont les véritables *Césares*, car ceux que l'on nomme ordinairement ainsi ne sont que des Espagnols qui firent naufrage sur cette côte et qui se sont établis près de la rivière qui sort de la vallée, à proximité des Indiens *Césares*. Et c'est parce qu'ils se trouvent près de ce peuple, qu'on leur donne ordinairement le même nom, car en réalité ce ne sont pas des *Césares*. Ces Indiens *Césares* sont des gens calmes et paisibles. Les armes dont ils se servent sont de grandes flèches ou des harpons qui leur servent à se protéger et à tuer le gibier, des guanacos qui abondent dans ce pays. Ces Indiens utilisent aussi des frondes avec lesquelles ils lancent une pierre très violemment. Ce sont ces Indiens qui travaillent le plomb impur et le fondent sur le feu. Leur manière de faire fondre ainsi les métaux, comme le plomb, est différente de la nôtre car nous, les Espagnols, pratiquons la fonte dans des fourneaux et eux, par contre, se servent de creusets qu'ils appellent *guayras* (26)."

Les Indiens *Césares* du P. Falkner sont évidemment des Patagons géants, car la légende s'est déplacée vers le sud. Nous entrons là dans un domaine que nous avons eu l'occasion d'évoquer (27).

Ce déplacement vers l'extrémité australe du continent est dû aux *Césares* européens qui constituent une légende parallèle. Notons cependant qu'une tentative d'assimilation entre ces deux types de *Césares* eut lieu, puisque l'on peut trouver dans le *Diccionario Geográfico de las Indias Occidentales o América* d'Antonio de Alcedo (XVIII<sup>e</sup> siècle) les explications suivantes :

"CÉSARES : Peuple indien et barbare qui vit dans le sud du royaume du Chili. On conte à son sujet beaucoup de fables car il est très mal connu. D'aucuns pensent qu'il est composé d'Espagnols et d'Indiens et que les premiers seraient ceux qui firent naufrage dans le détroit de Magellan et qui appartenaient à la flotte qu'envoya, au début de la conquête de l'Amérique, l'évêque de Plasencia, pour découvrir les Moluques. D'autres prétendent que les Araucans, après avoir détruit la ville d'Osorno, en l'an 1599, enlevèrent les femmes espagnoles et s'unirent avec elles, donnant le jour à ce peuple des *Césares* dont les gens sont de belle couleur, d'aspect agréable et généreux. Ils ont quelque lumière du christianisme et n'ont pas de domicile fixe (...) (28)"

Et A. de Alcedo précise qu'en 1622, le Jésuite Jerónimo Montemayor aurait découvert une tribu dont les caractéristiques correspondraient à celles de ces Indiens *Césares*. Pour Alcedo, ces Indiens seraient donc plutôt des métis. Nous apercevons-là de nombreuses modifications apportées à la légende qui s'efforce de réunir au XVIII<sup>e</sup> siècle les éléments appartenant à plusieurs légendes. Car auprès des Indiens *Césares* se trouvaient les *Césares* européens qui avaient diverses origines.



### 3 - Les naufragés du détroit de Magellan

L'expédition du capitaine Francisco César qui déclencha l'apparition de la légende du Pays des *Césares*, avait aussi favorisé une autre légende, dérivée et complémentaire, qui concernait les habitants de ce fameux pays.

Tous les soldats de Francisco César — même s'ils étaient relativement peu nombreux — n'étaient pas rentrés au fortin de Sancti Spiritus. Ruy Díaz de Guzmán signale dans *La Argentina*, que Francisco César n'avait emmené que quatre hommes avec lui :

"(...) [Sébastien Cabot] envoya quatre Espagnols, avec pour chef un certain César. Celui-ci avait pour mission de pénétrer dans cette province en se dirigeant entre le Midi et l'Occident. Il devait rentrer lui rendre compte, au bout de trois mois, de ses découvertes, en particulier s'il trouvait quelque peuple d'importance (29)."

D'après José Toribio Medina, qui a étudié minutieusement les documents disponibles concernant l'expédition (30), le capitaine César serait parti avec une quinzaine de soldats qu'il aurait séparés en trois groupes. Seul le 3<sup>e</sup> groupe (Francisco César et six soldats) rentra à la base. Les autres hommes s'étaient évanouis dans la nature. Où pouvaient-ils se trouver ? Auraient-ils décidé de rester dans le fabuleux pays dont on avait maintenant quelques notions ? La division du détachement en trois groupes empêchait évidemment de connaître leur sort puisque chaque groupe était autonome. Le mystère de la disparition de cette poignée de soldats est à la base de la légende des *Césares* européens qui va s'amplifier avec l'adjonction d'autres hommes dont on était sans nouvelles : les naufragés de diverses expéditions maritimes qui tentèrent de passer par le détroit de Magellan.

Le Pays des *Césares* se déplace alors nettement vers le sud du continent, vers la Patagonie inexplorée qui permet avec ses 790 000 km<sup>2</sup> que se développe la légende (31). Il est bien difficile de retrouver des hommes sur un aussi vaste territoire ; l'imaginaire, favorisé une fois encore par les conditions géographiques, pouvait alors jouer pleinement son rôle.

À une époque où les notions géographiques étaient encore mal assurées, il était tout à fait plausible de transférer les *Césares* du Tucumán jusqu'au sud de la Patagonie. Les naufragés du détroit de Magellan contribuèrent grandement à cette transformation importante de la légende (ou des légendes) des *Césares*. C'est en Patagonie que se retrouveront les Indiens *Césares* et les *Césares* européens qui — nous l'avons vu — ne formeront pour certains qu'un seul et même groupe d'individus ; c'est là que la légende va se fixer désormais, comme le souligne Enrique de Gandía :

"Une fois qu'eurent été jetés les fondements du mythe en s'appuyant sur les re-flets péruviens appliqués aux fantastiques villes des naufragés, dans la Patagonie et la Terre de Feu, la légende des *Césares* connut sa vie propre, mais toujours dépendante de la civilisation chilienne et argentine (32)."

\* \*  
\*

Quels étaient donc ces naufragés qui contribuèrent si efficacement à la transformation de la légende ?

Le détroit découvert en 1520 par Magellan fut emprunté ensuite par diverses expéditions. Mais ce passage présentait d'énormes difficultés et plusieurs navires

y sombrèrent. On peut cependant constater qu'un nombre relativement important de tentatives de franchissement du détroit eurent lieu aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en examinant le recensement que propose Antonio de Alcedo dans son *Diccionario Geográfico de las Indias Occidentales o América* :

"Liste des plus célèbres navigateurs qui ont franchi ce détroit :

- Fernando Magallanes*, Portugais, en 1520.
- García de Loaisa*, Espagnol, 1525.
- Simón de Alcazaba*, Espagnol, 1535.
- Gutierre Caravallo*, Portugais, 1540 (33).
- Ruiz López de Villalobos*, Espagnol, 1549.
- Francisco Drake*, Anglais, 1577.
- Pedro Sarmiento*, Espagnol, 1579.
- Diego Flórez de Valdés*, Espagnol, 1581.
- Tomás Cavendish*, Anglais, 1587-1592.
- Ricardo Hawkins*, Anglais, 1593.
- Simón Cordero*, Flamand, 1599.
- Oliverio Noort*, Hollandais, 1599.
- Jorge Spilberg*, Hollandais, 1615.
- Bartolomé et Gonzalo Nodal*, Espagnols, 1618.
- Juan Moore*, Hollandais, 1619.
- Jacobo Heremite*, 1670.
- Carlos Enrique Clerck*, 1670 (34)."

La découverte du détroit avait fait naître de grandes espérances. Il importait de connaître cette région peu amène pour faciliter le passage des expéditions futures. Il fallait bien composer avec des conditions géographiques particulièrement détestables pour établir définitivement la liaison directe avec l'Asie !

Dans cette même perspective, les banquiers allemands Függer (*Fúcares*) cherchèrent à s'implanter au Chili, imitant les Welser qui avaient préféré s'installer à proximité de l'isthme de Panamá. Les Függer, en 1531, obtinrent de Charles Quint — qui était leur débiteur et ne pouvait refuser d'accéder à leur demande — une *capitulación* qui les autorisait à s'installer au Chili et à s'y tailler (pendant huit ans) un vaste domaine dont ils auraient le gouvernement pour trois générations. C'est ce que précise le texte de la *capitulación* :

"Que Sa Majesté, leur fait la grâce de leur octroyer la conquête du pays qui se trouve au-delà du détroit de Magellan jusqu'à la ligne équinoxiale, c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'aux confins et frontières du gouvernement de Pizarro, qui correspond aux provinces du Pérou et de Chíncha. Ledit pays aura une largeur en direction est-ouest, vers l'intérieur des terres, de deux cents lieues mesurées depuis la côte vers la Cordillère. Leur gouvernement comprendra tout ce que l'on pourrait découvrir et conquérir, hormis les territoires qui dépendent d'autres gouvernements, indiqués dans les *capitulaciones* signées auparavant, ou qui se trouvent au voisinage de ceux-ci, du nord au sud.

Item : Que Sa Majesté leur octroie le gouvernement desdites terres et des régions qu'ils pourraient découvrir et conquérir, à l'intérieur des limites fixées, pour une durée de trois vies, Antonio Fúcar [Függer] étant le premier bénéficiaire (...)  
(35)"

Il fallait que l'on envisageât un développement considérable des échanges par le détroit de Magellan pour que l'on s'avisât de réclamer la conquête du territoire voisin.

D'ailleurs, dès 1525, Frey García Jofre de Loaysa tenta de renouveler l'exploit de Magellan. Il s'assura, dans cette intention, le concours de Juan Sebastián Elcano qui connaissait bien les lieux.

\* \*  
\*

Si Magellan avait réussi à franchir le détroit sans grand dommage, il n'en fut pas de même pour ceux qui s'efforcèrent de l'imiter. Frey García Jofre de Loaysa s'engagea dans le détroit après avoir essuyé une forte tempête dans l'Atlantique, entre l'embouchure du Río Santa Cruz et le Cabo Vírgenes (entre le 50° et le 52° parallèles) : il perdit deux navires. Le 26 mai 1526, il put enfin naviguer dans les eaux du Pacifique. Il mourut peu après (le 30 juin) et Juan Sebastián Elcano connut lui aussi le même sort quelque temps plus tard (le 4 août). L'expédition, mal en point, réussit cependant à atteindre les rivages asiatiques. Toutefois elle ne laissa point de naufragés sur ceux du détroit de Magellan (36).

Lorsque l'on évoquait le sort des naufragés du détroit de Magellan, on se référait, en fait, à trois expéditions qui connurent de nombreux déboires : celle de Simón de Alcazaba (en 1535), celle qu'envoya l'évêque de Plasencia (en 1540) et celle de Pedro Sarmiento de Gamboa (en 1583). Ces trois expéditions servirent grandement la légende des *Césares* qui trouva ainsi l'occasion de se développer.

Le cosmographe portugais Simón de Alcazaba Sotomayor avait projeté de gagner les Moluques en passant par le détroit (37). Francisco López de Gómara explique à ce sujet :

"Simón de Alcazaba était parti, en l'an 34, pour les Moluques avec deux cent quarante Espagnols. Il ne sut pas bien diriger ses gens ni avoir de bons rapports avec eux. C'est ainsi que dix ou douze d'entre eux le tuèrent à coups de poignards à la hauteur du cap de Santo Domingo, qui se trouve juste avant l'entrée du détroit de Magellan (38)."

Simón de Alcazaba commandait une flotte destinée à faire respecter les droits de la couronne de Castille sur les Moluques. Charles Quint avait promis aux *Cortes*, en 1523 (et réitéré sa promesse à Tolède, en 1525), qu'il s'opposerait à toute tentative portugaise sur ces îles. Le Portugais, qui connaissait l'Asie, avait choisi de servir le roi de Castille ; on lui confia l'expédition (39). Il partit avec 2 navires, à la tête de 280 hommes, mais dut subir une mutinerie alors qu'il se trouvait dans la zone du détroit de Magellan. Il trouva la mort à cette occasion. Les révoltés, explique Antonio de Herrera, songeaient à se livrer à la piraterie :

"(...) ils s'occupaient à avitailler et à préparer le vaisseau amiral, qui était très rapide, avec l'intention — disaient-ils — de partir piller les navires des Indes (...) (40)"

La mésentente des chefs de la rébellion permit alors au parti d'Alcazaba de reprendre le dessus. Les coupables furent châtiés à la suite d'un procès sommaire. Antonio de Herrera indique à ce sujet :

"(...) un fils de Simón de Alcazaba — jeune homme qui eut beaucoup de chance et échappa à la mort —, Rodrigo de Isla et Juan de Mori — qui avait alors perdu son frère — portèrent des accusations. Le procès ayant été instruit et l'affaire jugée très rapidement, après avoir enregistré leurs aveux, Juan de Echearcaguana fit décapiter les capitaines Arias et Sotelo, jeter à la mer les enseignes de vaisseau Caraza, Echauz, Ortiz et Rincón avec des poids attachés à leur cou, et pendre Juan

Gallego et Halcón. Trois autres s'enfuirent à l'intérieur des terres. Il condamna à l'exil et abandonna dans cette région Rodrigo Martínez, Nuálvarez — un Portugais — et Alejo García, puis décida de partir avec les deux navires en direction de San Juan de Puerto Rico ou de l'île Española (...) (41)"

Plusieurs hommes furent donc exécutés ou abandonnés sur les côtes de la Patagonie : seuls, 80 membres de l'expédition rentrèrent à Sanlúcar de Barrameda. Quant aux mutins survivants que l'on avait débarqués, on perdit totalement leurs traces (42).

\* \*  
\*

Le 6 novembre 1536, une *capitulación* fut accordée à Francisco de Camargo pour

"(...) conquérir et coloniser les territoires et provinces que l'on doit conquérir et coloniser sur la côte de la mer du Sud, depuis l'endroit où se terminent les deux cents lieues qui, sur ladite côte, ont été octroyées à Don Pedro de Mendoza jus-qu'au détroit de Magellan (...) (43)"

Le texte précisait que Francisco de Camargo devait respecter les mêmes limites (même latitude) de l'autre côté du détroit.

Camargo ne put entreprendre le voyage, et confia à son frère Don Gutierre de Vargas Carvajal, évêque de Plasencia, le soin de mettre sur pied une expédition. Ce dernier choisit le *Comendador* de Burgos, Frey Francisco de la Rivera pour diriger une flotte de quatre vaisseaux.

L'expédition mit à la voile à la fin de l'année 1539 et entra dans le détroit de Magellan le 20 janvier 1540. Le 22, le navire amiral (*Nuestra Señora de la Esperanza*) sombra. L'un des vaisseaux rescapés parvint à franchir le détroit et continua jusqu'au port de Quilca (province d'Arequipa), au Pérou. Il était commandé par le capitaine Alonso de Camargo. Un autre, le *Lesmes*, qui était sous la responsabilité de Gonzalo de Alvarado, s'efforça d'entrer dans le détroit les 27 et 29 janvier pour récupérer les membres de l'équipage du navire amiral, mais il ne put lutter contre les éléments déchaînés et rentra en Espagne (44). On ne sait rien de précis sur le quatrième navire.

Dans une lettre écrite à Lisbonne le 19 juillet 1541, adressée à Lázaro Alemán, à Séville, se trouve la *Relación del suceso de la armada del Obispo de Plasencia, que salió de España año de 1539, compuesta de cuatro navíos, para el Estrecho de Magallanes donde llegaron á mediados del mes de Enero de 1540* (45) qui nous fournit de précieuses indications :

"Le 17 juillet [1541] est arrivé ici [à Lisbonne] un vaisseau de la Chine qui avait abordé dans la baie de Santo Tomé et avait trouvé là-bas l'un des quatre navires qui partirent il y a deux ans et que l'évêque de Plasencia [*sic*] avait envoyés de Séville avec mission de franchir le détroit de Magellan. Ils ramenaient deux hommes qui avaient navigué sur le vaisseau de l'évêque. Ceux-ci dirent que les quatre vaisseaux étaient arrivés au détroit vers la mi-janvier 1540 et qu'ils mouillèrent là-bas. Alors qu'ils s'y trouvaient, une forte tempête se déchaîna et, malgré le temps défavorable, ils levèrent l'ancre, firent demi-tour et repartirent. Au bout de huit jours deux des navires revinrent vers le détroit et y naviguèrent sur une distance de seize lieues. L'un de ces navires, le vaisseau amiral, fit naufrage. Ils expliquèrent qu'il s'échoua sur des écueils lors d'une forte tempête, le 25 janvier, et que

l'autre navire, qui put se sauver, recueillit le capitaine et l'équipage du navire qui avait fait naufrage et les débarqua. Alors qu'il procédait à cette opération de débarquement, et qu'il était sur ses amarres, il essuya une autre tempête et ses amarres cassèrent, l'obligeant à prendre le large vers la mer du Nord, vers l'Espagne, en abandonnant ses ancres et l'équipage de l'autre navire qu'il avait débarqué, ainsi que son propre capitaine qui avait débarqué lui aussi. Ils devaient être, en tout, cent cinquante que l'on ne put récupérer. S'ils n'avaient pu remettre à flot le vaisseau amiral pour naviguer, ils pourraient bien — disent-ils — demeurer longtemps là-bas sans périr de faim (46)."

On peut lire également, quelques lignes plus loin :

"(...) et ils pensent qu'un autre navire partit vers le Río de la Plata, car ils n'eurent plus aucune nouvelle de celui-ci (...) (47)"

La *relación* indique donc clairement que 150 hommes, sous les ordres de Frey Francisco de la Rivera étaient restés isolés sur les rivages du détroit de Magellan. D'après Hans Steffen, c'est dans le secteur de Primera Angostura où le navire amiral avait sombré, que les rescapés durent chercher refuge (48). Combien de temps y restèrent-ils ? Cherchèrent-ils à se sauver en se dirigeant vers l'intérieur des terres ? Il est impossible de le dire. C'est alors que l'imagination pallia un manque d'information.

\* \*  
\*

Il n'était pas impensable qu'un certain nombre de marins — sinon la totalité — ait réussi à subsister malgré l'hostilité de l'environnement. N'avait-on pas remarqué la présence de groupes d'Indiens dans cette zone ? Pourquoi les Européens n'auraient-ils pas survécu ? Les tentatives de leurs compagnons pour essayer de les retrouver avaient échoué ; ils pouvaient l'imaginer aisément. Devaient-ils demeurer en cet endroit pénible dont l'accès était difficile ? Leur seule chance de salut se trouvait à l'intérieur du pays ou sur d'autres rivages plus accessibles. C'était la logique même. On pouvait donc croire que ces malheureux avaient entrepris de se déplacer en abandonnant les lieux du naufrage. Quelques marins auraient peut-être hésité à prendre une telle décision ; les chances d'un groupe de 150 hommes paraissaient plus importantes. Ils étaient capables de s'entraider efficacement et de se défendre. D'ailleurs auraient-ils pu subsister sur la côte et se protéger longtemps des rigueurs du climat (même si le naufrage avait eu lieu pendant l'été austral) ?

C'est certainement ce que l'on dut penser en Amérique en apprenant la triste nouvelle en provenance du détroit, et l'on envisagea très sérieusement l'hypothèse d'une colonie fondée par ces rescapés dans l'immensité de la Patagonie. Et cette colonie introuvable, ne serait-elle pas située dans le merveilleux Pays des *Césares* ? Les connaissances géographiques étant alors plus qu'incertaines, surtout en ce qui concerne le sud du continent, aucun obstacle ne pouvait rationnellement endiguer l'imagination des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle. Tout pouvait alors paraître vraisemblable, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner.

Un groupe de naufragés aussi nombreux n'avait pu disparaître complètement. Pourquoi les rescapés n'avaient-ils pas cherché à se manifester ? C'est ce que l'on était en droit de se demander au bout de quelques années. Une seule explication permettait d'éclaircir ce mystère : on n'avait retrouvé aucun des 150 hommes car



les survivants avaient décidé de se tenir à l'écart de la société coloniale. Ils devaient avoir de bonnes raisons pour cela. Serait-ce parce qu'ils vivaient heureux dans le merveilleux Pays des *Césares* ? La légende était maintenant fondée sur des bases nouvelles, et la fréquence des naufrages dans la région du détroit ne pouvait que l'aider à se développer. Les malheureux marins avaient découvert leur Paradis, que l'on imaginait, bien réel, dans le sud du continent.

\* \*  
\*

Malgré les dangers maintenant connus des navigateurs, le détroit ne cessa d'attirer des explorateurs téméraires, car l'intérêt pour cette région ne faiblit pas. En 1553, le capitaine Francisco de Ulloa, envoyé par Pedro de Valdivia, fit une tentative vers le sud qui ne servit qu'à prouver combien il était malaisé d'approcher du détroit. Le chroniqueur Mariño de Lobera évoque les déboires de cette expédition dans sa *Crónica del Reino de Chile* :

"A cette époque-là aboutit heureusement dans la ville de Valdivia le capitaine Francisco de Ulloa, avec les navires et les hommes qu'il avait emmenés à la découverte du détroit, où il n'avait rien trouvé, si ce n'est des souffrances et des calamités innombrables, en butte à la faim, à la soif, aux tempêtes et même à de barbares ennemis dans les mains desquels il tomba alors qu'il cherchait à se remettre de son lamentable échec, cherchant refuge dans leurs villages qui se trouvent juste sur la côte du Chili, à de nombreuses lieues plus au nord cependant (49)."

Quelques années plus tard (à la fin de l'année 1557), c'est Juan Ladrillero — envoyé par García Hurtado de Mendoza — qui, suivant la même route, connut à son tour d'énormes difficultés. Il parvint cependant à franchir le détroit. Mais à quel prix ! Il rentra, à la fin de l'année 1559, dans un piteux état, si l'on en croit Mariño de Lobera qui nous renseigne également sur ce voyage :

"Et ces quatre-là ne furent pas ceux qui s'en tirèrent le plus mal, car le navire de Ladrillero ne fit pas naufrage, et l'on ignore s'il était mort ou vivant jusqu'à l'apparition, au bout de deux ans, de son vaisseau dans le port de La Concepción avec pour seul équipage le capitaine, un marin et un serviteur noir. Ces hommes arrivèrent si défigurés que personne ne pouvait les reconnaître. Et l'on eut beau les entourer de mille soins, il ne fut possible d'en sauver aucun car tous moururent au bout de peu de jours sans avoir pu tirer un quelconque bénéfice de leur voyage (50)."

Cette fois encore, le détroit de Magellan n'avait point failli à sa sinistre réputation.

\* \*  
\*

Les événements qui se produisirent lors de l'expédition des navires de l'évêque de Plasencia ont souvent été confondus avec ceux qui marquèrent la tentative — beaucoup plus tardive — de Pedro Sarmiento de Gamboa.

A la fin de l'été 1578 (21 août-6 septembre), l'Anglais Francis Drake franchit le détroit en un temps record. Il reconnut les lieux en expert, comme nous l'apprend la relation de son voyage :

"Il y a dans ce détroit plusieurs ports magnifiques où l'on peut s'approvisionner en eau fraîche, mais il leur manque cependant une qualité essentielle : l'eau ici est si profonde que l'on ne peut y trouver d'endroit pour jeter l'ancre sauf dans quelque rivière étroite, dans quelque anse ou entre deux rochers, car les fortes ra-

fales, ou les vents contraires — très fréquents en ce lieu — exposent à de graves périls (51)."

L'arrivée inopinée de Drake sema la panique sur les côtes du Pacifique et son voyage fit prendre conscience aux autorités espagnoles de la nécessité de surveiller le détroit de Magellan dont l'importance stratégique apparaissait désormais clairement.

Pedro Sarmiento de Gamboa n'eut alors aucun mal à convaincre le vice-roi du Pérou, D. Francisco de Toledo, d'assurer ses arrières en établissant une base militaire dans le détroit. Il fallait tout d'abord reconnaître soigneusement les lieux : ce fut la mission de Sarmiento de Gamboa. Celui-ci mit à la voile le 11 octobre 1579. Il partit d'El Callao avec 2 navires : le *Nuestra Señora de la Esperanza*, qu'il commandait lui-même, et le *San Francisco* que dirigeait Juan de Villalobos.

Dans une *Sumaria Relación* qu'il signa à l'Escorial le 15 septembre 1598, Sarmiento conte par le menu ses aventures et ses voyages qui le menèrent de la Ciudad de los Reyes (Lima) jusqu'à Londres — où il s'entretint durant 1 h 30 en latin avec la Reine Elisabeth I<sup>re</sup> —, puis à Mont-de-Marsan où il fut retenu prisonnier par les protestants gascons (52).

Arrivé à l'entrée du détroit, Sarmiento de Gamboa se retrouva seul car le navire de Villalobos avait été entraîné plus au sud, vers la Terre de Feu et le cap Horn. Le 6 février 1580 il prit officiellement possession du détroit, marquant ainsi la volonté des autorités d'exclure toute concurrence de cette région. Puis il en explora longuement les deux rives, le rebaptisa "Estrecho de la Madre de Dios" et partit pour l'Espagne.

La Couronne décida alors de fortifier le détroit et confia à l'ingénieur italien Tiburcio Spanochi le soin d'y construire deux forts. Une flotte, commandée par Diego Flores de Valdés, fut armée à cet effet. Pedro Sarmiento de Gamboa, déçu de n'en avoir point obtenu le commandement, partit cependant avec Flores de Valdés. Les frictions entre les deux chefs étaient inévitables.

L'expédition avait été mal préparée et Flores de Valdés commit de nombreuses erreurs. Sarmiento de Gamboa dut faire preuve d'obstination et de ténacité pour le convaincre de se diriger vers le détroit. Mais Flores de Valdés se trompa, prit l'embouchure du Río Gallegos pour l'entrée du détroit et décida finalement de s'en retourner en Espagne. Sarmiento de Gamboa resta à Rio de Janeiro où il parvint à constituer une flottille de cinq embarcations.

Au début du mois de février 1584 il se retrouva enfin, pour la deuxième fois, dans le détroit de Magellan. La tempête faisait rage. Il réussit cependant à fonder une "ville" à une demi-lieue du Cabo Vírgenes. Vicente D. Sierra précise à ce sujet :

"En cet endroit l'on ne bâtit qu'une maison digne de ce nom, et l'on commença à construire une église dédiée à la Sainte Trinité, entourée de masures où se réfugièrent les colons qui, immédiatement, se consacrèrent à des travaux agricoles pour pouvoir se nourrir par leurs propres moyens (53)."

La situation des colons était difficile. Le capitaine Diego de Ribera, suivi par plusieurs hommes, décida alors de repartir pour la métropole et Sarmiento de Gamboa, une nouvelle fois, se retrouva seul. Il s'obstina cependant et confia la base de "Nombre de Jesús" au capitaine Biedma puis expédia le capitaine Juan Suárez de Quiroga sur le *Santa María*, le seul navire qui lui restait, vers la pointe

de Santa Ana, où il décida de se rendre par la voie terrestre. Là, il fonda une autre "ville" qu'il baptisa "Real Felipe".

Le 25 mai il repartit pour Nombre de Jesús mais une forte tempête l'obligea à s'éloigner dans l'Atlantique et il se retrouva à Rio de Janeiro où il s'activa pour expédier des vivres aux malheureux colons du détroit. Il préféra alors rentrer en Espagne pour intervenir plus efficacement. Son odyssee n'était pourtant pas terminée. Walter Raleigh l'attaqua au cours de ce voyage (11 août 1585) et Sarmiento de Gamboa, prisonnier des Anglais, dut abandonner son entreprise.

Les établissements fondés par Sarmiento dans le détroit périclitèrent rapidement. Le navigateur anglais Thomas Cavendish (ou Candish), passant par là au début de l'année 1587, retrouva la ville de Real Felipe dans un triste état. D'ailleurs, il la rebaptisa "Town of Famine" :

"Le 9 [janvier 1589], nous arrivâmes dans une ville peuplée par les Espagnols — fondée en mars 1584 — qu'ils avaient appelée "Cité du Roi Philippe" ["*City of King Philip*"] et que nous rebaptisâmes "Cité de la Famine" ["*Town of Famine*"] car il nous apparut, à l'évidence, que ses habitants — hormis les vingt-deux déjà mentionnés — souffraient tous, épouvantablement, de la famine. Nous emportâmes six pièces de leur artillerie, dont trois étaient de bronze et trois de fer, et nous fûmes très contents de partir très vite de cet endroit car l'air y était corrompu par une horrible et nauséabonde puanteur qui provenait de l'infection produite par les cadavres en décomposition des Espagnols (54)."

La situation de la colonie n'était pas brillante. Quand le Hollandais Van Noort y fit escale (en 1599), il n'y aperçut que des ruines (55).

Cavendish n'avait retrouvé qu'une poignée de survivants. Il emmena l'un d'eux, Tomé Hernández, un pilote qui pouvait lui être utile. Celui-ci parvint à s'enfuir à l'occasion d'une escale au Chili et raconta son aventure. Il est remarquable que le récit de Tomé Hernández ne fasse aucune allusion à d'éventuels contacts entre les colons et les autochtones. C'est ce que souligne Hans Steffen :

"Ce document ne contient, cependant, aucun indice prouvant que les colons espagnols eussent pu faire quelque effort pour chercher à avoir des contacts avec les Indiens ou à pénétrer à l'intérieur du pays. "Ils ne s'engagèrent pas plus de trois lieues vers l'intérieur", indique la déposition d'Hernández (56)."

Pourtant, la légende s'empara de tous ces faits historiques et les transforma pour créer la merveilleuse Cité des Césares.

#### 4 - Les Césares d'Osorno

La légende, en pleine phase d'élaboration, profita de tous ces éléments nouveaux en provenance du détroit. Les naufragés se seraient donc établis à l'intérieur des terres et peuplèrent le légendaire Pays des Césares. Cependant une autre tradition expliquait d'une manière différente l'origine des Césares de Patagonie. Certains croyaient fermement que ces Blancs mystérieux qui vivaient à l'écart étaient plutôt des colons chiliens (ou leurs descendants) qui auraient fui la ville d'Osorno détruite par les Indiens en 1599. Cette hypothèse était née, bien entendu, au XVII<sup>e</sup> siècle et venait remplacer — ou modifier — celle des naufragés du siècle précédent. De ce fait, la légende évoluait sensiblement. La ville d'Osorno était située près du 41<sup>e</sup> parallèle, à une centaine de kilomètres au sud de

Valdivia. Fray Reginaldo de Lizárraga évoque, dans sa *Descripción breve de toda la tierra del Perú, Tucumán, Río de la Plata y Chile*, la richesse de cette colonie dont l'avenir paraissait prometteur :

"De Valdivia à Osorno — qui fut colonisée par le marquis de Cañete, Don García de Mendoza, avec de nombreuses et excellentes gens — il y a vingt-deux lieues de distance [123 km]. Quand elle fut colonisée, la contrée était abondamment peuplée d'indigènes qui acceptèrent facilement, semble-t-il, d'être évangélisés et commencèrent à accepter d'être civilisés, en s'habillant à notre mode et en se rendant dans les églises de leurs villages avec quelque ferveur. La terre était très généreuse et donnait de la nourriture et du bétail en abondance (57)."

Cependant les choses se gâtèrent et en 1599 les indigènes attaquèrent la ville et la détruisirent. Fray Reginaldo de Lizárraga rapporte ainsi les faits :

"Après la mort de Loyola [le gouverneur Martín García de Loyola], ces Indiens aussi, bien que leur nombre eût considérablement diminué puisqu'il n'atteignait pas les 8 000, se révoltèrent, mirent le siège devant la ville, l'envahirent et brûlèrent les églises, traitant les statues de la même manière que ceux de Valdivia. Ils provoquèrent une grande famine dans la ville et quand ils l'envahirent et la saccagèrent ils enlevèrent une religieuse professe de l'ordre de saint François qu'ils gardèrent là-bas en captivité pendant quelques années jusqu'à ce que le capitaine... [en blanc dans le ms.] la délivrât et la rendît à son ordre. (...) enfin leur pression sur Osorno fut telle qu'ils obligèrent tous les assiégés à abandonner la ville et la colonie comme ils purent et à se replier sur la ville de Castro, qu'ils nomment également *Chilué* [Chiloé] (...) (58)"

Et Lizárraga ajoute que les indigènes s'emparèrent des troupeaux :

"(...) parce qu'il y avait plus de 400 000 moutons de Castille, plus de 50 000 vaches, plus de 40 000 juments et une grande quantité de porcins. Ils mirent fin à tout cela si rapidement, qu'aujourd'hui, alors qu'il n'y a pas cinq ans que fut abandonnée Osorno, l'on ne trouve pas dans cette contrée une seule tête d'aucune sorte de bétail (59)."

D'épouvantables scènes d'anthropophagie auraient alors suivi.

\* \*  
\*

Le capitaine Ignacio Pinuer donne, dans une *Relación* écrite en 1774, de plus amples détails sur le siège d'Osorno (60). Au cours d'une rébellion générale, dit-il, les Indiens se seraient attaqués simultanément à sept villes peuplées par les Européens. Osorno parvint à résister et les indigènes l'assiégèrent. Mais la faim vint à bout des colons :

"Mais les Espagnols, avec chaque fois plus de courage, se nourrirent de cadavres d'Indiens et, reprenant des forces grâce à cette chair humaine, sans espoir d'obtenir une aide quelconque, décidèrent d'abandonner la ville et de se réfugier dans une péninsule naturellement protégée qui se trouvait à peu de lieues au sud — je n'ai pas pu savoir exactement combien, mais la distance n'était pas très grande — où diverses personnes de cette même ville d'Osorno possédaient des domaines où elles élevaient des vaches et des moutons et produisaient du grain, etc. (61)"

Cette péninsule aurait, suivant les dires des informateurs indiens de Pinuer, 30 lieues (167 km) de longueur et 6 à 8 lieues (33,5 ou 44,6 km) de largeur et se



trouverait dans un lac situé au pied des volcans Osorno et Guancque. Ce serait un endroit bien protégé.

Agustín de Jáuregui — président de l'*Audiencia* du Chili — signale, dans une lettre adressée depuis Santiago, le 29 mars 1774, au vice-roi du Pérou, qu'Ignacio Pinuer a fourni beaucoup de précisions sur la nouvelle colonie fondée par les fugitifs :

"(...) il m'adressa une déclaration sous serment, qui était un rapport circonstancié reprenant les informations qu'il avait obtenues de personnes qu'il cite, où il est indiqué qu'existent sur les rives du lac Ranco, d'où s'écoulent les eaux du Rfo Bueno, sis à quarante lieues environ de cette place [Valdivia], et à trois ou quatre de l'ancienne ville en ruines d'Osorno, en direction du sud, deux colonies d'Espagnols, dont la création, d'après ce qu'il donne à entendre, est en corrélation avec ladite ville qui, lors de la révolte générale du siècle dernier pendant laquelle les Indiens détruisirent sept villes, réussit à résister très longtemps pendant le siège que mirent devant elle les barbares (...) (62)"

Le Dr. Pérez de Uriondo, qui était *Fiscal de Chile* (procureur général du Chili), fait lui aussi allusion, dans un rapport de 1782 sur les "villes des Césares", aux renseignements transmis par Ignacio Pinuer. Ce dernier est présenté comme un témoin digne de foi qui a su puiser aux meilleures sources :

"(...) il assure [Pinuer], sous serment, qu'étant donnée l'étroite amitié qui le lie depuis fort longtemps jusqu'à ce jour avec les caciques et les Indiens de cette contrée, et les relations affectueuses qu'il a eues avec eux, ceux-ci l'ont informé que de l'ancienne ville d'Osorno, à l'époque où elle fut envahie par les Indiens, s'échappèrent après un long siège quelques familles qui se réfugièrent à l'intérieur des terres et s'installèrent dans une zone cultivée par des Espagnols qui étaient également d'Osorno (63)."

Ignacio Pinuer situait donc la ville, ou les deux villes créées par les rescapés d'Osorno, à une distance peu importante de cette dernière. Mais l'imagination est sans limites, et les fugitifs furent assimilés aux naufragés du détroit de Magellan, ou les remplacèrent, dans le Pays des *Césares*.

\* \*  
\*

Les "*Césares Osornenses*", comme les appelle Enrique de Gandía (64), intéressèrent en premier lieu les habitants du Chili. Quoi de plus naturel ? La légende se développa à l'ouest des Andes en intégrant quelques données particulières. Elle y connut une grande popularité et l'intérêt qu'elle suscitait ne fit que croître au fil des années, atteignant certainement son apogée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque le *Fiscal de Chile* fut chargé officiellement d'étudier la question de très près.

Les conclusions qu'il tira de l'étude de dix gros dossiers d'*autos*, que l'on avait patiemment accumulés, résument bien l'évolution de la légende telle qu'elle était perçue dans les régions occidentales de l'Amérique australe (65).

Pérez de Uriondo commence, dans son rapport daté du 31 juillet 1782, par rappeler que depuis longtemps, on échafaude des projets d'expéditions :

"A la base de ces expéditions se trouve le désir de savoir si sur les hauteurs que l'on aperçoit depuis ce royaume, à partir du 40<sup>e</sup> degré jusqu'au détroit de Magellan et au cap Horn, il y a une ou plusieurs villes d'Espagnols ou colonies d'étrangers, comme on le prétend traditionnellement depuis fort longtemps (66)."



Le *Fiscal* annonce d'emblée qu'il est à peu près convaincu de l'existence des *Césares*. Se fondant sur les investigations réalisées quelque temps auparavant par le colonel D. Joaquín de Espinosa, il écrit :

"(...) il semble que l'on ne puisse douter de l'existence de telles villes (...) (67)"

Il précise en outre que l'on peut faire confiance aux informateurs indigènes, les caciques du temps présent comme du temps passé qui traitent et ont traité les Européens comme des amis. Il se réfère ensuite longuement aux résultats des recherches que le capitaine Ignacio Pinuer a faites sur le sujet. Celui-ci, dans une *Relación* écrite en 1774 et présentée aux autorités coloniales (68), expliquait la fondation d'une "grande ville peuplée d'Espagnols", rescapés d'Osorno (qu'il situait à proximité de cette dernière). Il présentait la nouvelle ville comme une véritable forteresse construite sur une "péninsule" ("península") :

"(...) c'est là que se trouve l'entrée de cette grande ville ou cité, du côté où il y a un profond fossé rempli d'eau et les fortifications en forme de ravelin, et enfin d'une muraille de pierre, mais basse. Au-dessus du fossé il y a un pont-levis, entre l'une et l'autre muraille avec de grandes et solides portes et un bastion où les soldats montent la garde. D'après les Indiens, on lève le pont toutes les nuits (69)."

La mystérieuse cité semble fort bien défendue et ses fortifications passionnent notre capitaine qui dit tenir ces renseignements des indigènes qu'il a fréquentés. Le *Fiscal de Chile* parle d'ailleurs :

"(...) de l'étroite amitié qui le lie depuis fort longtemps jusqu'à ce jour avec les caciques et les Indiens de cette contrée, et des relations affectueuses qu'il a eues avec eux (...) (70)"

Pinuer ne sait pourtant presque rien de ce qu'il y a derrière les murailles de la ville :

"Je n'ai pu m'informer sur le plan de cette ville, ni sur la manière dont elle est construite car les Indiens disent qu'on ne les autorise jamais à y pénétrer. Ils savent pourtant que la plupart des maisons sont de pierres et de tuiles et qu'elles sont si hautes et si importantes qu'on les voit depuis l'extérieur."

Comme toutes les villes mystérieuses que l'on recherchait en Amérique, la part du rêve et de l'imagination est protégée par l'imprécision des informations que l'on possède. Il est toutefois intéressant de constater que la fameuse cité dont parle Pinuer — et par conséquent le *Fiscal* — vit repliée sur elle-même et que le comportement de ses habitants traduit une intention délibérée de préserver le secret. La ville est alors encore plus fascinante.

Les Indiens décrivent pourtant les vêtements, les mœurs et les coutumes des habitants qu'ils ont eu l'occasion d'apercevoir et parfois de fréquenter. Les renseignements donnés par ces "témoins oculaires" étaient fort estimés par les colons. Pinuer apprit ainsi que les habitants de la cité étaient très riches :

"J'ignore également de quelle manière ils commercent dans cette ville, s'ils utilisent des pièces de monnaie ou non ; je sais cependant que pour leurs meubles et les ornements de leurs maisons ils se servent ordinairement, et abondamment, d'argent travaillé (71)."

L'or et l'argent semblaient exister à profusion dans la ville :

"Ces derniers, lorsqu'ils évoquent leur splendeur, assurent qu'ils ne se servent dans leurs demeures que de sièges en or et en argent (ainsi que le disent les Espagnols qui sortent de la ville) (72)."

Pinuer explique également qu'un Indien de Chiloé aurait réussi à franchir l'enceinte de la cité en octobre 1773 et qu'on l'aurait bien accueilli. Il rappelle enfin divers témoignages d'indigènes. L'un de ceux-ci, nommé Quaiquil, lui dit que les *Césares* étaient "corpulents, blancs et blonds" et qu'ils étaient vêtus à l'ancienne mode ("D'après ce que j'ai compris, leurs vêtements sont vieillots et surannés (73) ...").

\* \*  
\*

Mais le *Fiscal de Chile* se fondant vraisemblablement sur d'autres écrits d'Ignacio Pinuer, donne une importante précision :

"Finalement il atteste qu'il sait aussi que ces gens-là ne sont pas ceux qui s'appellent *Césares*, car il y a d'autres colonies d'Espagnols du côté du détroit qui, d'après les dires des Indiens, ont été établies par des naufragés (74)."

Il est vrai que Pinuer ne parlait que d'une "grande ville peuplée par des Espagnols, qui se trouve en territoire indien, au sud de Valdivia, et que l'on n'a point découverte jusqu'à présent", comme il est précisé dans l'intitulé de sa *Relación*, et qu'il ne donnait jamais à ces Européens isolés le nom de *Césares*. Cependant la tentation était trop forte pour ses compatriotes qui exploitèrent les informations recueillies dans un sens favorable à leurs propres rêves.

Le *Fiscal* rappelle ensuite les dépositions de plusieurs Indiens et n'hésite pas, lui, à écrire que ce sont bien les *Césares* que l'on évoque.

Les informations recueillies sont très diverses et ne vont pas toujours dans le même sens :

– Le cacique Artillanca prétend qu'ils sont très nombreux, qu'ils ont un roi, qu'il y a une église dans leur ville et qu'ils extraient beaucoup d'or et d'argent de leurs mines.

– Le cacique Llanpachun explique qu'ils vivent près d'un lac nommé *Puyegué* et qu'ils ont des armes à feu.

– Francisco de Agurto, qui s'est informé auprès des indigènes, est en mesure de dire que :

"Ces conversations lui permirent d'obtenir que le cacique Neucupangui, dont le territoire est situé au-delà du Río Bueno, en direction des cordillères, lui révélât que les Espagnols que nous recherchions se trouvaient de ce côté-ci de la Cordillère [à l'ouest]. Il ajouta qu'outre ceux-ci il y avait de l'autre côté, au bord de la mer, d'autres *Huincas*, c'est-à-dire des Espagnols très blancs, qui étaient très nombreux et avaient établi là-bas des colonies après avoir fait naufrage. C'étaient des gens très courageux qui avaient construit des fortifications et ne se laisseraient pas facilement dominer. Ils étaient très riches et faisaient du commerce car des embarcations entraient dans leur port (75)."

On aboutissait, évidemment, à un amalgame de toutes les données disponibles.

Et le *Fiscal* déduit de tous ces témoignages la conclusion suivante :

"Au vu de tels témoignages il semble que l'on ne puisse plus douter de l'existence de ces colonies — qu'elles soient d'Espagnols ou d'étrangers — qui, d'après

l'avis unanime des Indiens, se trouvent des deux côtés de la Cordillère dans la région du sud, et à la hauteur du détroit de Magellan et du cap Horn (...) (76)"

Il repousse ensuite les objections possibles sur les différences qui existent entre les dépositions qui, selon lui peuvent être dues aux interprètes et à la "rusticité" des indigènes qui ne savent pas bien s'exprimer, puis explique que l'on doit faire confiance aux Indiens qui ont toujours permis de grandes découvertes grâce à leurs renseignements.

Il compare alors les *Césares* avec l'Eldorado, le *Paititi* et *Quivira* :

"Nous avons toutefois ici d'autres bases solides qui rendent vraisemblable l'existence des Espagnols, que les gens du peuple ont voulu appeler *Césares* parce que les Indiens ont été unanimes à l'affirmer. Ceux-ci, cependant, n'ont dit rien d'important qui puisse exciter la convoitise : ils ont assuré qu'ils ont du lin, des maisons faites de paille et de roseaux, qu'ils disposent d'une artillerie légère, de peu d'armes à feu et de beaucoup de lances, et d'autres caractéristiques qui n'ont pas cours dans l'Empire du *Paytiti* et dans la région du *Dorado* et de la *Gran Guivira* [Quivira] (77)."

Le Dr Pérez de Uriondo paraît donc convaincu de la réalité de l'existence de la Cité des *Césares* qui, pour lui, ne se trouve pas forcément au Chili.

Malgré tous les renseignements historiques et géographiques réunis par le capitaine Ignacio Pinuer pour établir la réalité de la mystérieuse ville peuplée par des Blancs, et repris par le *Fiscal de Chile* pour fonder son rapport, le caractère merveilleux de la légende apparaissait à travers les déclarations soutirées aux indigènes.

Pinuer, les ayant interrogés sur le nombre des habitants de la cité, aurait obtenu des réponses plutôt surprenantes :

"En ce qui concerne leur nombre, il est évident qu'il est très difficile de le connaître, même si l'on se trouve à l'intérieur de la ville. J'ai cependant questionné de nombreuses fois les Indiens qui me répondirent que je pourrais imaginer leur grand nombre d'autant plus qu'ils étaient *immortels*, car dans ce pays les Espagnols ne mouraient pas (78)."

Pinuer ne semble pas prêter une attention particulière à ces propos d'une logique désarmante. Aurait-il entendu d'autres remarques de ce type ? Considère-t-il que les Indiens inventent et enjolivent la "réalité" ? Notons cependant qu'il a cru bon de reproduire ces affirmations et de les transmettre à ses supérieurs. Il ne s'étonne pas outre mesure de ce don d'"immortalité" prêté aux Espagnols. D'ailleurs il paraît sûr de la qualité des habitants de la cité : pour lui ce sont des Espagnols. Le *Fiscal*, lui, semble plus prudent lorsqu'il évoque des "colonies d'Espagnols et d'étrangers".

Nous devons toutefois souligner ces affirmations attribuées aux indigènes qui nous prouvent que la légende s'est étoffée, en intégrant parfois des éléments merveilleux, et qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle elle semble très populaire, au moins dans la région de Valdivia.

## 5 - De la légende au mythe : la Cité des *Césares*

Le rapport du *Fiscal de Chile*, laissait planer de nombreux doutes — pouvait-il en être autrement ? — quant à l'emplacement de la ville des *Césares*, et à l'ori-

gine de ses habitants. La légende, nous l'avons vu, qui était née dans le nord de l'Argentine, avait été modifiée par des données en provenance du détroit de Magellan ou du Chili central. Comment s'étonner alors que la fameuse ville ait été placée dans les endroits les plus divers de la Patagonie ? Suivant l'influence prépondérante, et l'époque, elle fut située près des côtes ou au milieu des terres, à l'est ou à l'ouest de la cordillère des Andes. Les expéditions se succédèrent alors au départ du Chili ou de l'Argentine, et les missionnaires (jésuites surtout) jouèrent un grand rôle, payant parfois très chèrement leur audace.

Le Pays des *Césares* que l'on évoquait au moment de l'apparition de la légende se simplifia progressivement pour être réduit aux dimensions d'une agglomération. On pensait évidemment que les naufragés du détroit devaient avoir senti la nécessité de se regrouper pour faire face à l'adversité et aux attaques prévisibles des indigènes. Les *Césares* d'Osorno n'avaient-ils pas de même tout prévu pour se défendre ? Et le fortin que l'on imagina dans les premiers temps se transforma peu à peu en une cité merveilleuse et opulente qui savait préserver son mystère avec, bien souvent, la complicité active des autochtones.

Lorsqu'en 1604 Hernandarias de Saavedra — le gouverneur de Buenos Aires — entreprit de rechercher les *Césares*, vingt ans s'étaient écoulés depuis que les naufragés de la flotte de Sarmiento de Gamboa s'étaient installés dans le pays. Et Saavedra, partant de Buenos Aires avec 200 hommes décida de longer la côte, pensant avoir plus de chance de les y retrouver. Ruy Díaz de Guzmán considère que ce fut une bétise. Il parle d'une grande rivière découverte en 1605 — vraisemblablement le Río Negro — et se réfère à la tentative de Saavedra :

"(...) la Baie sans fond [*Bahía sin Fondo*] qui se trouve de cet autre côté d'une grande rivière, que les gens de Buenos Aires découvrirent par voie terrestre en l'an 1605, alors qu'ils étaient partis à la recherche du merveilleux pays appelé *Césares*, sans avoir trouvé dans cette région quoi que ce soit d'important. On dit pourtant que l'on pourrait découvrir quelque chose d'intéressant, mais plus près de la cordillère qui s'étire du Chili vers le détroit, et non le long du rivage qu'ils explorèrent, et cela au-delà du cap des Géants [*el de los Gigantes*] jusqu'à celui de Santa Úrsula — qui se trouve au cinquante-troisième degré — et jusqu'au détroit (79)."

Les remarques de Ruy Díaz de Guzmán montrent bien la diversité des points de vue sur l'emplacement supposé de la Cité des *Césares*. Cependant il n'est plus question ici du nord de l'Argentine. Hernandarias de Saavedra — qui avait fait preuve d'une grande activité sur les rives du Paraná — s'était orienté délibérément vers le sud. Il rentra à Buenos Aires le 18 février 1605, après quatre mois de voyage.

L'expédition n'ayant rien donné, les recherches se poursuivirent plus à l'est, à proximité de la Cordillère. En 1622, c'est Jerónimo Luis de Cabrera qui partit de Córdoba pour se lancer dans l'aventure avec 400 hommes, 200 charrettes et 6 000 têtes de bétail (80). Il se dirigea vers le sud-ouest. Les résultats obtenus furent bien décevants. Il trouva cependant — comme le souligne Enrique de Gandía — des plantations de pommiers :

"Il ne trouva que deux grandes plantations de pommiers, abandonnées, sans aucun doute, par les "*Césares* d'Osorno" [*Césares osornenses*], ces malheureux colons de Villa Rica et d'Osorno qui, fuyant les Indiens qui les attaquaient, se perdirent en cherchant à gagner Buenos Aires, à travers les pampas (81)."



Un Blanc (qui fuyait les Indiens Peguenches) avait informé Cabrera que du côté du Levant se trouvait une ville nommée "*Ciudad de los Árboles de los Césares*" ('Cité des Arbres des *Césares*'). Les Indiens qu'il trouva près de ces plantations l'informèrent que des Européens étaient passés par là sur des embarcations (82). Cabrera entreprit donc de suivre le Río Neuquén, un affluent du Río Negro. Mais les Indiens l'attaquèrent et il dut abandonner.

\* \*  
\*

Parmi les grands noms qui sont liés à la recherche de la Cité des *Césares* figure indéniablement celui d'un Jésuite d'origine italienne, le P. Nicolás Mascardi, car ce religieux fit preuve d'une obstination et d'une ténacité remarquables.

En 1666, le P. Mascardi exerçait son apostolat au Chili. Il intervint alors personnellement pour s'opposer à une distribution (*repartimiento*) d'Indiens Puelches décidée par Juan Verdugo, le gouverneur de Chiloé. Les indigènes, reconnaissants, lui auraient ainsi révélé l'existence de la Cité des *Césares* en lui fournissant des indications très précises. Associant les obligations de son ministère à son désir profond de retrouver la ville merveilleuse, il entreprit plusieurs voyages en Patagonie.

A la fin de l'année 1670 il partit en pirogue vers le lac Nahuel Huapí où il fut bien reçu par les indigènes de la région (83). Il envoya aux *Césares* des messagers porteurs de lettres écrites en sept langues (espagnol, grec, latin, italien, araucan, puelche et poya) et n'obtint pas de réponse (84). Cependant il rencontra un Indien qui se disait ami des *Césares* et on lui dit que plus loin vivait un "gamin ["muchacho"] qui avait résidé quelque temps dans l'une de ces villes et qui savait parler la langue des Chrétiens". Il voulut s'en assurer, retrouva ce gamin et, précise le P. Cardiel, "il s'aperçut qu'il parlait espagnol, malgré une mauvaise prononciation (85)". On lui offrit un couteau qu'il fit parvenir au Chili. Le P. Cardiel indique encore à ce sujet :

"Il fit parvenir lesdits témoins au Chili et l'on reconnut là-bas le couteau à cause de son manche très particulier et l'on dit qu'il s'agissait du fils du capitaine N... (dont je ne me rappelle pas le nom) qui, plusieurs années auparavant, avait fait naufrage dans le détroit (86)."

Il n'y avait pas de meilleure preuve pour affirmer que les *Césares* n'étaient que des naufragés du détroit, ou leurs descendants.

Le P. Mascardi fit ainsi quatre voyages, toujours persuadé de se trouver à proximité de la Cité des *Césares*. Le 12 octobre 1673, les indigènes l'assassinèrent. Ses compagnons de voyage subirent le même sort. Les abords du lac Nahuel Huapí, auprès duquel le P. Mascardi s'était installé pour évangéliser les Indiens, furent explorés quelque temps plus tard par le P. Francisco Menéndez qui partit sur les traces du P. Mascardi et visita la région entre 1783 et 1794.

\* \*  
\*

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'intérêt suscité par la Cité des *Césares* ne faiblit pas. Le rapport du *Fiscal de Chile* (1782) suffirait à en donner la preuve.

L'un de ceux qui — tel Ignacio Pinuer, à Valdivia — montrèrent le plus d'acharnement à réaliser leur rêve fut certainement Silvestre Antonio de Roxas qui demeura longtemps prisonnier des Indiens Pehuenches (ou Peguenches). Il



consacra plus de douze années à réclamer, tant en Espagne qu'au Chili, qu'on lui confiât une expédition pour partir à la découverte des *Césares*. Il n'obtint pas satisfaction, mais publia un document très intéressant, intitulé *Derrotero de un viaje desde Buenos Aires á los Césares, por el Tandil y el Volcan, rumbo de sudoeste, comunicado á la corte de Madrid, en 1707, por Silvestre Antonio de Roxas, que vivió muchos años entre los indios Peguenches* (87). Il y décrit la fameuse Cité des "*Césares españoles*" :

"De l'autre côté de cette grande rivière se trouve, dans une plaine habitée, la ville des *Césares* espagnols, de forme plutôt allongée que carrée, avec un plan semblable à celui de Buenos Aires. Elle a de magnifiques édifices destinés au culte et des maisons de pierre taillée et bien couvertes, à la mode d'Espagne. Dans la plupart d'entre elles il y a des Indiens qui assurent le service domestique et s'occupent des biens. Les Indiens sont chrétiens car ils ont été convertis par lesdits Espagnols. Au nord et au Ponant, ils ont la Cordillera Nevada où ils travaillent de grandes quantités de minerai d'or et d'argent, mais aussi de cuivre. Du côté du sud-ouest et du Ponant, vers la cordillère, se trouvent leurs champs et les domaines où ils élèvent beaucoup de gros et petits troupeaux de bétail. Il y a de nombreuses fermes où ils récoltent en abondance du grain et des légumes ; elles sont agrémentées de cèdres, de peupliers, d'orangers, de chênes et de palmiers, avec une multitude de fruits très savoureux. Ils manquent de vin et d'huile car ils n'ont pas eu de plants pour planter des vignes et des oliveraies. Du côté du sud, à environ deux lieues, se trouve la mer qui leur fournit du poisson et des coquillages. Le climat est le meilleur que l'on puisse trouver aux Indes, si sain et si frais que les habitants ne meurent que de vieillesse. L'on ne connaît pas là-bas la plupart des maladies qu'il y a ailleurs. Il ne manque que des Espagnols pour coloniser et mettre en valeur toutes ces richesses. Que personne ne pense que ces propos sont exagérés : c'est la pure vérité. Je peux l'affirmer pour avoir voyagé là-bas et touché cela de mes mains (88)."

L'opulente cité que décrivait Silvestre Antonio de Roxas avait les caractéristiques d'un véritable Paradis terrestre. C'était une oasis propre à faire rêver. L'évocation de Roxas est plus proche de celles des utopistes que des délirantes affirmations diffusées par Walter Raleigh à propos de l'Eldorado. L'accent est mis ici sur les richesses agricoles et minières et sur l'activité des êtres humains plutôt que sur d'incroyables quantités d'or, d'argent ou de pierres précieuses. C'est une région où il fait bon vivre et dont le mystère provient surtout de sa situation géographique, de son emplacement en marge des terres explorées et loin de toutes les bases. Les affirmations de Roxas ne manquent pas pourtant de fantaisie. Comment concilier toutes ses affirmations : la cité peut-elle être proche du littoral et de la Cordillère tout en jouissant d'un climat idéal ? Notons également que Roxas distingue nettement les "*indios Césares*" des "*Césares españoles*" : ces deux groupes de *Césares* vivent à proximité (séparés par un fleuve) et commercent entre eux.

\* \*  
\*

En 1760, Le P. Tomás Falkner reprit — presque mot pour mot — les affirmations de Silvestre Antonio de Roxas dans son *Derrotero desde la ciudad de Buenos Aires hasta la de los Césares, que por otro nombre llaman la Ciudad Encantada* (89). On remarque toutefois dans ce titre une précision intéressante : la Cité des *Césares* serait aussi appelée *Ciudad Encantada* (Cité enchantée), ce qui nous

prouve que la part du merveilleux était chaque fois plus importante. La *Relación* d'Ignacio Pinuer (de quelques années postérieure) ne dit-elle pas clairement que les habitants de la cité pourraient être immortels ?

La merveilleuse cité fascina les colons du sud de l'Amérique. Nombreux furent ceux qui sollicitèrent l'autorisation de partir ou qui cherchèrent à repérer cette ville exceptionnelle au cours de leurs pérégrinations.

Le Britannique George Chaworth Musters, qui parcourut longuement la Patagonie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, rapporte dans son récit de voyage *At home with the Patagonians (Vida entre los Patagones)*, publié en 1871, les renseignements qu'il connaissait sur la Cité des *Césares* :

"Les somptueux édifices étaient magnifiquement construits, les maisons étaient de pierre taillée, avec des terrasses, et les églises étaient couvertes de brillantes toitures d'argent et merveilleusement décorées à l'intérieur. Leurs ustensiles, les couteaux et jusqu'aux socs de leurs charrues étaient aussi d'argent. Les habitants se servaient de chaises et de tabourets en or. Ils avaient le teint clair, les yeux bleus et la barbe épaisse et parlaient un langage inintelligible tant pour les Espagnols que pour les Indiens. Ils portaient des vestes de drap bleu, des capes jaunes, des caleçons bleu ciel et de larges culottes de soie avec de grandes bottes et un petit tricorne. Ils avaient de nombreux troupeaux de moutons, marqués comme le font les colons espagnols, mais leur principal article de consommation était le poivre dont ils faisaient le commerce avec leurs voisins en maintenant toutefois un système complet d'isolement exclusif (90)."

Le témoignage de George Chaworth Musters montre que l'on mettait aussi l'accent sur l'abondance des métaux précieux. Mais les instruments d'argent, les charrues du même métal, les sièges en or, qui étonnent, assurément, et excitent la convoitise des étrangers au pays, ne sont pas le résultat d'un choix délibéré : l'or et l'argent, si abondants, se substituent au fer, à l'acier, qui doivent manquer cruellement. Les apparences pourraient donc, parfois, être trompeuses, mais les descriptions n'en restent pas moins fantaisistes et transforment peu à peu le Pays des *Césares* en une de ces régions enchanteresses que l'on peut rencontrer dans les contes pleins de merveilleux. D'autant plus que l'image que l'on donnait de la cité favorisait aussi le rêve : les murailles, les fossés, le pont-levis, permettaient d'imaginer mille aventures fantastiques et irréelles.

Au XX<sup>e</sup> siècle, le souvenir de la Cité des *Césares* ne semble pas encore oublié. La légende s'est encore amplifiée, et le merveilleux s'est définitivement installé. Enrique de Gandía rapporte deux versions "récentes" de la légende enregistrées au Chili par Francisco Cavada et Julio Vicuña Cifuentes :

"Francisco Cavada dans son étude sur "Chiloé et les *Chilotes*" [*Chiloé y los chilotes*], publiée à Santiago en 1914, nous rappelle la version actuelle de la légende des *Césares*. *César* — nous dit-il — est une ville enchantée. Aucun voyageur n'a la possibilité de la découvrir, même s'il se trouve le nez dessus... Le sol de la ville est d'argent et d'or massifs. Une grande croix d'or couronne le clocher de l'église. La cloche qui s'y trouve est d'une telle taille qu'au-dessous on pourrait installer aisément deux établis de savetier avec tous les instruments et tout l'outillage. Si l'on faisait un jour sonner cette cloche, on l'entendrait dans le monde entier.

Julio Vicuña Cifuentes, dans son ouvrage "Mythes et superstitions" [*Mitos y supersticiones*], publié à Santiago en 1915, nous raconte que dans cette capitale l'on dit que "La Cité des *Césares* est enchantée et qu'elle se trouve dans la cordillère des Andes, sur le rivage d'un grand lac. Le vendredi saint on peut voir, de

loin, l'éclat des dômes de ses clochers et les toits de ses maisons, d'or et d'argent massifs. Ses habitants sont ceux-là mêmes qui les construisirent il y a de nombreux siècles, car dans la Cité des *Césares* il n'y a point de naissances ni de morts. Le jour où l'enchantement de la cité cessera sera le dernier jour du monde, et c'est pour cela que nul ne doit chercher à dévoiler le secret". (91)"

\* \*  
\*

La légende a subi une évolution qui la rapproche du conte. Les caractéristiques historico-géographiques qui lui donnaient son originalité se sont estompées. L'importance prise par certains éléments — la cloche en particulier — l'éloignent des circonstances qui ont déterminé son apparition.

La légende est tout de même bâtie sur des bases originales qui la situent clairement dans le temps et dans l'espace. Les naufragés du détroit et les fugitifs d'Osorno, marquent la naissance de la cité qui a remplacé le vague Pays des *Césares*. Il ne pouvait en aller autrement. La ville de la Patagonie devait obligatoirement être fortifiée puisqu'il fallait se défendre. Le mystère qui l'entourait était voulu par ses habitants et constituait pour eux une arme supplémentaire contre d'éventuels intrus. Et les Indiens amis de la région, qu'ils fussent ou non les *Césares* du début, participaient à la décision prise de s'isoler. Mais, et c'est là l'un des traits marquants de cette légende, les habitants de la ville sont des Blancs, ou leurs descendants métis. C'est donc une ville "européenne", bien différente de *Manoa* ou *Quivira* où règne un indigène. D'ailleurs dans la Cité des *Césares*, le Souverain — lorsqu'il existe — est rarement mis en avant.

On insiste sur la paix que veulent faire régner les *Césares*, plutôt que sur leur richesse extraordinaire. Les métaux précieux ne sont pourtant pas totalement exclus de la cité, mais nous n'y trouvons pas l'évocation de ces longues rues où vivent des orfèvres qui semblent s'imposer ailleurs.

Pourtant cette ville a fasciné — tout autant que le *Dorado* — : la longévité de la légende en apporte la preuve. C'est avant tout le mystère qui l'entourait qui préoccupait les habitants du Chili et de l'Argentine. On pouvait comprendre la réaction première de ses fondateurs qui cherchaient avant tout à sauver leur vie, mais pourquoi s'isoler durablement de la sorte ? Pourquoi refuser tout contact avec l'extérieur ? C'est là que semble avoir pris toute sa dimension l'une des composantes primordiales de la Cité des *Césares* : celle-ci perpétuait également l'attitude des *Indios Césares* qui avaient cherché à fuir la société des autres hommes.

Leur influence n'a jamais été complètement exclue. Les *Césares* reproduisaient plus au sud ce qui s'était passé pour le *Paititi* ou l'Eldorado. En cela réside la dimension mythique de la Cité des *Césares* qui de lieu de refuge devenait au fil des ans une sorte de Paradis inaccessible. L'obstination des *Césares* à refuser toute communication avec l'extérieur transfigurait la ville qui devenait un centre protégé que ne pouvaient atteindre que de rares initiés. L'évolution de la légende nous mène tout droit au mythe.

En fin de compte, la Cité des *Césares* a joué, en Patagonie, le même rôle que le Saguenay, Norembègue, *Manoa del Dorado* et le Royaume du *Gran Paititi* pour les autres régions du continent.

## 6 - La Relation du Pays des Césares de James Burgh

La renommée acquise par la Cité des *Césares* dans le sud du continent américain fut durable. Les témoignages recueillis par Francisco Cavada et Julio Vicuña Cifuentes, au début du XX<sup>e</sup> siècle, suffiraient à le prouver (92). Enrique de Gandía rapporte dans son étude *La Ciudad Encantada de los Césares*, qu'en 1923 la prétendue découverte d'un crâne pétrifié et d'une "muraille" de 150 m de longueur mirent en émoi toute la presse américaine (93).

Au siècle dernier, les "témoins" ne manquaient pas et de bien étranges faits se déroulaient au cœur de la Patagonie. George Chaworth Musters, pendant son long périple dans cette zone, eut plusieurs fois l'occasion de constater que les *Césares* hantaient toujours les lieux. Un jour, raconte-t-il, alors qu'il chassait avec ses compagnons de voyage, une forte détonation le fit tressaillir :

"Un jour, alors que nous chassions, nous sursautâmes en entendant une forte détonation qui ressemblait à un coup de canon. Nous regardâmes vers l'ouest et nous vîmes un nuage de fumée noire qui flottait au-dessus des cimes de la Cordillère. Mon compagnon Jackechan me raconta qu'au cours d'autres visites à cet endroit les Indiens avaient remarqué de semblables colonnes de fumée dans la même direction. Avec la conviction que le phénomène était d'origine humaine, un groupe partit, déterminé à pénétrer dans les forêts et à atteindre les demeures des habitants inconnus de ce lieu dont la fumée indiquait, semble-t-il, la présence (94)."

Les recherches n'eurent aucun succès. Et George Chaworth Musters conclut :

"Evidemment, il est très probable que tant l'explosion que la fumée ont eu comme origine quelque volcan inconnu en activité, toutefois les Indiens croient fermement à l'existence d'une tribu inconnue ou d'une cité enchantée ou cachée (95)."

On voit que la double tradition des *Indios Césares* et de la Cité des *Césares* était encore vivante dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Et notre voyageur, qui connaît bien les événements du passé, précise :

"Chez les Araucans que nous rencontrâmes plus au nord on racontait couramment que l'on avait découvert, au milieu des montagnes de la région, une colonie de Blancs qui parlaient une langue inconnue. Les habitants de Chiloé et les Chiliens de la partie occidentale croyaient avec passion à l'existence de la Cité enchantée et de la mythique ville *Los Césares*, dont la recherche fut très longtemps l'objet d'une attention si soutenue à Buenos Aires, à Lima et au Chili, d'après De Angelis, à qui l'on doit la compilation de tous les antécédents de cette affaire (96)."

Il rapporte également les propos que lui tint un Chilien. Ce témoignage n'était pas de première main, comme il se plaît à le souligner :

"Un habitant de Chiloé ou de Valdivia, appelé Juan Antonio, me raconta qu'il connaissait un homme qui en connaissait un autre qui avait eu l'occasion de s'entretenir avec une troisième personne (...) (97)"

Mais il n'en revêtait pas moins d'importance puisque la transmission orale des données qui favorise l'intervention de l'imaginaire, permet l'enrichissement et la mutation des éléments originels. Juan Antonio lui rapporta qu'un bûcheron qui faisait partie d'un groupe, avait disparu un soir. On le vit pourtant réapparaître plus tard et il conta une étrange aventure :

"Au cœur de la forêt il avait trouvé un sentier qu'il avait suivi jusqu'à une certaine distance. Tout à coup il entendit le son d'une cloche et vit des clairières : il en déduisit qu'il se trouvait près d'une agglomération ou d'une colonie. Aussitôt après se présentèrent des Blancs qui le firent prisonnier et, après l'avoir interrogé sur les raisons de sa présence en ce lieu, lui bandèrent les yeux et l'emmenèrent dans une ville extraordinairement riche où ils le gardèrent prisonnier pendant quelques jours. Finalement ils le firent sortir de la ville, en lui bandant une nouvelle fois les yeux. Et lorsqu'on lui enleva son bandeau il se retrouva près de l'endroit où on l'avait capturé. Il partit de là à la recherche de ses compagnons. Juan Antonio, le narrateur, et Meña, l'un des déserteurs chiliens, qui était présent lors du récit, croyaient fermement à cette histoire, malgré la ressemblance douteuse qu'elle avait avec celle que l'on racontait déjà cent ans auparavant, et les deux hommes déclarèrent que tout cela relevait de la sorcellerie ou de quelque enchantement (98)."

Le recours aux effets de la magie ou de la sorcellerie pour expliquer ce que l'on ne peut comprendre renforce le caractère merveilleux de ce récit. Le mystère qui s'attache aux *Césares* et à leur lieu de résidence reste la note dominante des récits que font les "témoins".

G. Chaworth Musters enchaîne immédiatement en contant une autre anecdote non moins étrange. Un gamin de douze ans disparut lui aussi, sans laisser de traces, près de la Cordillère. On le retrouva trois mois plus tard :

"(...) portant les mêmes vêtements et présentant l'aspect d'un être bien nourri, sans que son courage et son impudence eussent été diminués (99)."

Aux questions qui lui furent posées, il répondit avec beaucoup d'aplomb qu'il avait passé tout ce temps "avec l'homme de l'île qui se trouve dans le lac". Or, le lac le plus proche était celui de Nahuel Huapí que le P. Mascardi avait exploré. Comme il semblait impossible que cet enfant eût pu survivre tant de temps et dans de telles conditions, on s'empressa d'en déduire que les *Césares* l'avaient recueilli. Combien d'anecdotes de ce type ne devait-on pas entendre dans les villes et les villages ! Les *Césares* étaient bien là, vivant volontairement à l'écart du commun des mortels. Le mystère qui les entourait leur permettait de traverser les siècles.

\* \*  
\*

Leur célébrité ne se limita ni aux pays de l'Amérique australe ni au monde colonial. L'Europe en entendit parler. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le P. Feijoo évoquait dans son *Teatro Crítico* ce "pays imaginaire (ville d'après les uns, royaume ou nation d'après les autres) que l'on appelle *Césares*", en s'appuyant sur l'*Historia de Chile* du P. Ovalle (100). Dans l'*Histoire Universelle* — traduite de l'anglais — diffusée en France entre 1779 et 1791, on peut lire dans le tome 114 (1788), à propos de la Terre Magellanique :

"Dans ce pays tout sauvage il existe néanmoins, dit-on, vers l'embouchure de la rivière de los Camaroens, & dans un beau canton, un peuple qu'on croit descendu des restes vagabonds de l'équipage de trois vaisseaux Espagnols : on ajoute qu'ils forment aujourd'hui une République bien ordonnée, & qu'une de ses loix défend l'entrée du pays aux Espagnols & à tous autres étrangers ; ce qui est le vrai moyen sans doute de vivre avec tranquillité (101)."

Ces informations rappellent l'histoire des naufragés du détroit de Magellan et soulignent le désir de s'isoler manifesté par ces Blancs qui ont su s'organiser.



Voilà ce que l'on retenait au Siècle des Lumières du mystérieux établissement des *Césares*. La région était mal connue et les renseignements ne pouvaient être tenus pour sûrs. L'éloignement de ces terres en majeure partie inexplorées servit l'écrivain écossais James Burgh qui put librement développer ses idées en y situant l'utopique *Pays des Cessares*.

L'utopie qui est, par définition, impossible à situer (102) pouvait fort bien s'accommoder de la Patagonie que les Européens percevaient mal. Le Nouveau Monde — comme bien d'autres territoires à peine explorés — servit de décor très convenable pour les utopistes. V. Dupont fait remarquer à ce propos dans son œuvre *L'Utopie et le Roman Utopique dans la Littérature Anglaise* :

"L'Utopiste étant amené ainsi, par des raisons littéraires et pratiques, à situer son monde imaginaire à la limite du connu, ou même au delà, la science, en reculant ces limites, obligea sans cesse l'Utopie à chercher plus loin son cadre. L'inconnu géographique fut exploité d'abord : les Terres à peine découvertes de l'autre hémisphère, les régions inexplorées ou peu familières de l'Extrême-Orient, de l'Amérique du Sud, des Continents africain et australien. Ces ressources venant à lui manquer, l'Utopie imagina quelque temps encore des îles lointaines, perdues dans les Océans, et dont rien d'ailleurs ne permettait de supposer ni de vérifier l'existence (103)."

C'est donc la Patagonie que préféra James Burgh pour les besoins de son utopie. Mais ce choix n'était pas aussi fantaisiste qu'il pourrait paraître. La mystérieuse Cité des *Césares*, alors connue en Europe, donnait plus de "vérité" à son évocation en l'installant sur des bases apparemment solides.

\* \*  
\*

La *Relation du Pays des Cessares* que publie l'auteur écossais (104) est, à vrai dire, une série de neuf lettres prétendument adressées par un Hollandais nommé Vander Neck, chef d'un groupe de compatriotes, à l'un de ses amis résidant aux Pays-Bas, de 1618 à 1620.

Les missives content par le menu la vie de ces émigrés nommés *Cessares* qui se seraient fixés à l'ouest de la Patagonie, à la hauteur du 43<sup>e</sup> ou du 44<sup>e</sup> parallèles, à la même latitude que la baie de Camarones (105). Il n'est ici aucunement question de *Césares* indiens ni d'Espagnols, mais de protestants hollandais fuyant la terrible persécution du duc d'Albe. Il s'agissait donc de colons marginaux qui cherchaient un havre de paix, une oasis inconnue.

L'"Éditeur" (Burgh lui-même) présente le *Pays des Cessares* dans une introduction. Il rappelle d'abord que cette utopie existe réellement :

"Certains de mes lecteurs considéreront peut-être mon récit des *Césares* comme un équivalent de l'*Utopie* de Thomas More, c'est-à-dire comme l'état dans lequel un honnête homme voudrait que se trouvât une Nation. Je laisserai donc le lecteur exercer son intelligence et déterminer si ce récit est ce qu'il imagine à la lumière de la lecture de l'ouvrage ou bien la narration véridique de la structure d'un État qui a une existence réelle (106)."

Les Hollandais ont défriché le pays et le cultivent. Un sénat de 12 sages veille au bon ordre de la colonie qui s'est constituée en suivant les règles qui régissaient la société incasique. Les *Cessares* ont organisé une milice pour se défendre.

Toutes les grandes fonctions de l'État sont assurées. C'est une société où règne la tolérance. Et l'auteur évoque longuement le pays idéal qu'il a imaginé.

"Cette contrée — précise V. Dupont — est entourée d'une ceinture de régions désertes et protégée de tous côtés par des frontières naturelles : trois chaînes de montagnes à pic et une rivière au cours rapide formant rectangle ; au centre, la Capitale, Salem, carré d'un mille de côté ; les eaux du fleuve, se divisant, forment une multitude de canaux, qui coulent dans presque toutes les rues de la ville, et en font une sorte de Venise sud-américaine (107)."

James Burgh donne une explication très judicieuse à l'isolement recherché par les *Cessares* hollandais ; l'"Editeur" déclare dans l'introduction :

"(...) nos lois interdisent toute sorte de correspondance avec les Espagnols du Chili, un pays par le territoire duquel nous sommes obligés de passer pour envoyer nos lettres vers l'Europe. Et cette interdiction devra vous paraître juste et sage, car vous connaissez leur impatiente ambition, leur avarice et leur bigoterie. Si nous pratiquions quelque type de commerce que ce soit avec les Espagnols, ceux-ci se rendraient très vite compte du lieu géographique où nous nous trouvons et de la structure de notre État et, à coup sûr, envahiraient notre pays avec une puissante armée afin de bouleverser notre heureuse organisation, d'anéantir notre liberté et notre indépendance et d'établir parmi nous la religion pontificale avec toutes ses cruautés (108)."

Et toute la vie de ce peuple d'émigrés européens tourne autour de la grande cité fortifiée qu'ils ont fondée.

\* \*  
\*

James Burgh a su habilement utiliser les éléments qui caractérisaient la Cité des *Césares* pour imaginer son propre *Pays des Cessares*. Sa tâche était d'ailleurs grandement facilitée. Dans l'utopie de Burgh comme dans la légende sud-américaine, l'isolement obstiné qui engendrait le mystère était la base essentielle de tout l'édifice. L'arrivée de Blancs par la voie maritime se retrouve dans les deux cas. Notons toutefois que Burgh n'envisage pas les contacts avec les autochtones et ne peut aboutir au métissage que la légende signale parfois.

La cité fortifiée, la politique d'autarcie que l'on y mène, le besoin de tranquillité, sont autant de points communs avec la légende. En fin de compte, Burgh n'avait plus qu'à préciser — mais n'est-ce pas le plus important pour un utopiste ? — quelles étaient les lois, les mœurs, le gouvernement et les aspirations de ce peuple.

Les utopistes, qui avaient besoin d'établir leurs sociétés idéales en marge du monde connu, ont songé, tout naturellement aux avantages offerts par les îles : l'imprécision des connaissances géographiques permettait aisément de recourir à ce subterfuge. Cependait l'image de la cité se précisait et s'imposait peu à peu. C'était d'ailleurs, depuis Platon le lieu privilégié, la base même de l'utopie qui veut définir les meilleures règles d'organisation de la société et s'intéresse en priorité à la vie des êtres humains regroupés en communautés.

La Cité des *Césares*, dont l'emplacement exact demeurait inconnu, située vaguement dans une contrée pratiquement inexplorée, au bout du monde pour les habitants de l'Europe Occidentale, pouvait fort bien servir les desseins des utopistes. On imaginait généralement les *Césares* comme un peuple civilisé, bien or-

ganisé, constitué d'Européens (ou de métis) jaloux de leur indépendance et quelque peu misanthropes, vivant dans l'abondance et coulant des jours heureux. Toutes les conditions paraissaient donc réunies pour passer de la légende ou du mythe de la cité merveilleuse à l'utopie fortement marquée par des préoccupations matérialistes. L'image du bonheur évoluait au fil des siècles et les constructions idéales se substituaient de plus en plus au Paradis terrestre ou au Pays de Cocagne médiéval. La Cité des *Césares*, dotée d'une exceptionnelle longévité, pouvait ainsi servir de prétexte aux intellectuels du XVIII<sup>e</sup> siècle avides de bien-être.

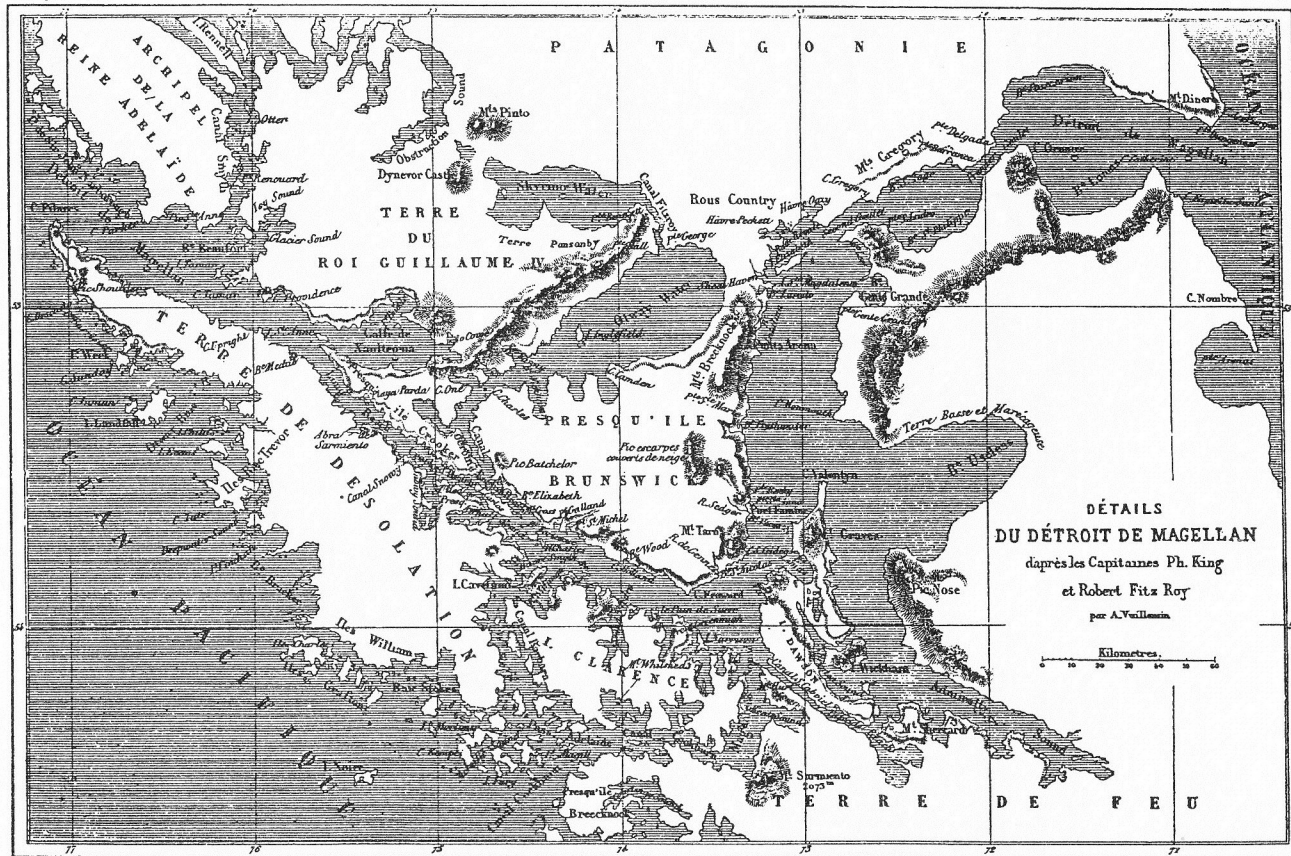
De Christophe Colomb aux explorateurs de la Patagonie, en passant par les aventuriers de l'Amazonie ou du Nouveau-Mexique, la quête du bonheur sublima les efforts des Européens. Chacun cherchait son Paradis tel qu'il l'imaginait, plus ou moins rutilant et doré suivant le lieu, l'époque et sa propre conception de la félicité, exprimant de la sorte une aspiration universelle, commune à tous les individus de toutes les périodes de l'histoire de l'Humanité.

© **1996-2018, Jean-Pierre SÁNCHEZ**

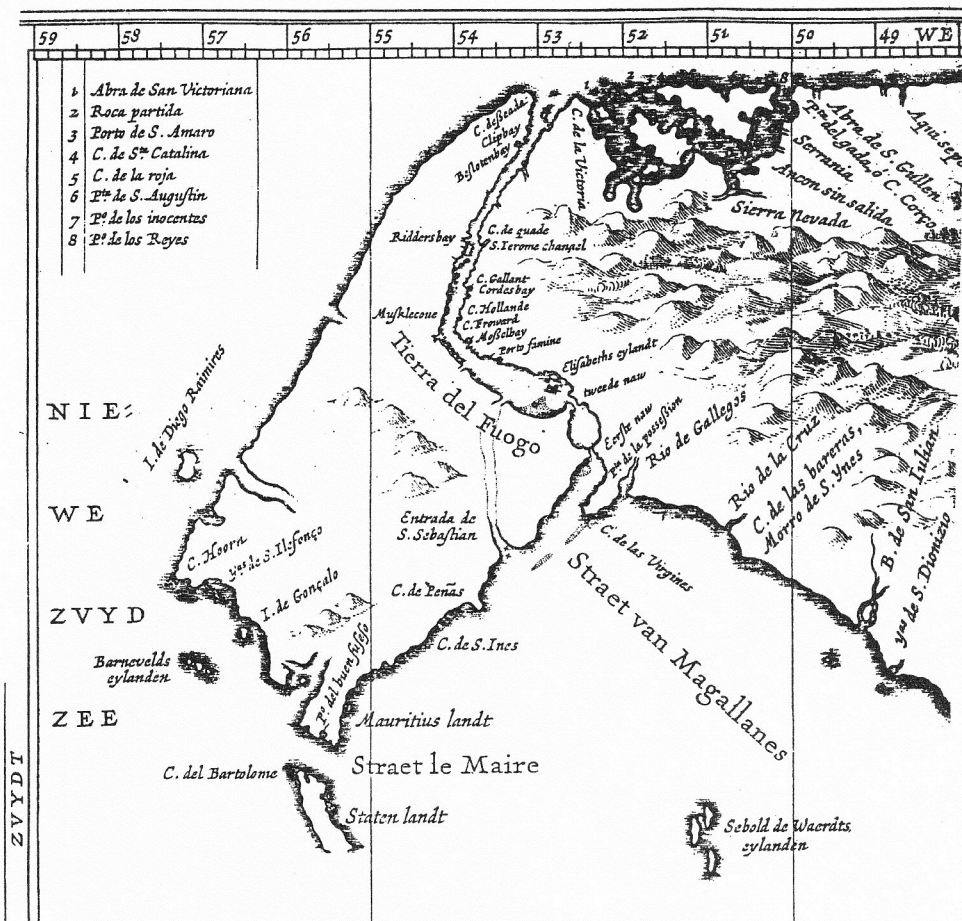
© Presses Universitaires de Rennes  
Campus de la Harpe  
2, rue du doyen Denis-Leroy  
35044 RENNES Cedex

Mise en page : Joëlle DESON - Patricia PERRIN  
pour le compte des PUR

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1996  
ISBN : 2-86847-152-0  
ISSN : 1255-2364

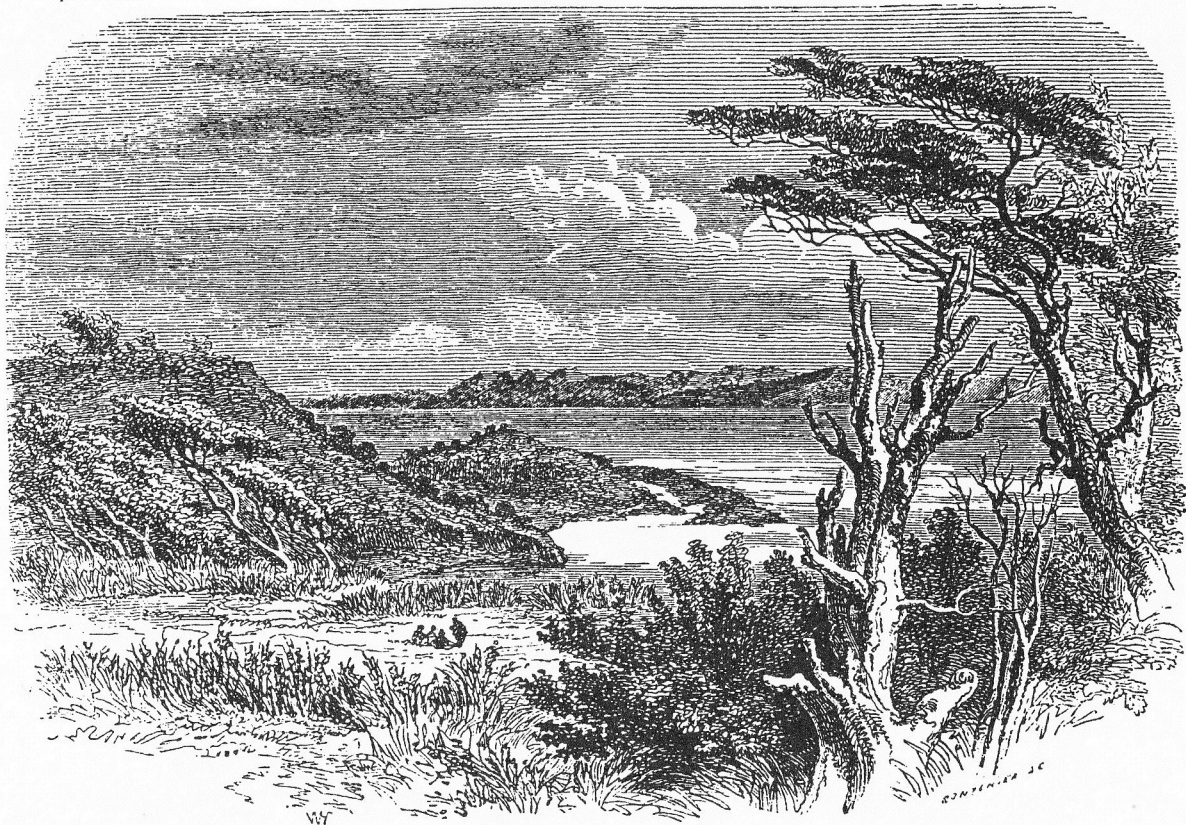


N° 39 - Le détroit de Magellan (détails).  
 Carte publiée dans le *Tour du Monde*, 1<sup>er</sup> semestre 1861, p. 227.



N° 40 - Le détroit de Magellan. Détail d'une carte de l'Histoire du Nouveau Monde de Jean de Laet (Leyde, 1640).





N° 41 - "Environs de Port-Famine" (*Real Felipe*). Gravure publiée dans E. Charton, *Voyageurs Anciens et Modernes*, vol. 2, t. 3, p. 291.



## Chapitre XXXIII

1 - Enrique de Gandía, *La Ciudad Encantada de los Césares* (...), Buenos Aires, Librería de A. García Santos, 1933, p. 8.

— 1 —

2 - *Capítulo de una carta del P. Pedro Lozano al P. Juan de Alzola, sobre los Césares, que dicen están poblados en el estrecho de Magallanes, dans Derroteros y viages a la Ciudad Encantada o de los Césares...*, *op. cit.*, p. 19-20. Nous reproduisons ce document dans le texte dactylographié de notre thèse, vol. 5, appendice n° 1, doc. n° 18, p. 1064-1067.

3 - Cf. H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 18, n. 1 :

"El historiador Carvallo Goyeneche, en el capítulo XXXVIII de su *Descripción histórico-geográfica del Reino de Chile*, segunda parte, (*Colección de Historiadores de Chile*, tomo X, p. 190-201) explica la denominación de "Césares" de otra manera. Hablando de los naufragos de la expedición del obispo de Plasencia dice : "También suponen haber naufragado todos en el Estrecho de Magallanes, gobernando la España el invicto Carlos V, de donde viene a los supuestos colonos la denominación de Césares". Es cierto que, según parece, Carvallo Goyeneche que escribía a fines del siglo XVIII, no tenía noticias de la expedición del capitán César. (...)"

4 - Voir *supra*, ch. 26, par. 2.

5 - Ruy Díaz de Guzmán, *La Argentina...*, *op. cit.*, liv. 1, ch. 9, p. 65.

6 - H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 22. H. Steffen démontre clairement qu'il est impossible de retrouver ces chaînes de montagnes avec les caractéristiques qui leur sont attribuées :

"(...) las únicas elevaciones del terreno que podrían tomarse en consideración para este fin, a saber, la serie de las sierras menores que se extiende desde el Cabo Corrientes con rumbo hacia el interior, quedaría demasiado alejada del derrotero seguido por los expedicionarios (...)" (*Ibid.*, p. 22-24).

7 - Il est vraisemblable que Díaz de Guzmán s'est servi de la carte dessinée par Sébastien Cabot en 1544. Le dessin des cordillères que l'on y aperçoit coïncide parfaitement avec les précisions de notre auteur. Cf. H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 22.

8 - R. Díaz de Guzmán, *La Argentina...*, *op. cit.*, liv. 1, ch. 9, p. 65.

9 - *Ibid.*, liv. 1, ch. 9, p. 66.

10 - *Ibid.*, liv. 1, ch. 9, p. 66-67.

11 - Cf. *Declaración de Caboto...*, *op. cit.* Cf. également, E. de Gandía, *La Ciudad Encantada de los Césares...*, *op. cit.*, p. 29.

12 - Cf. H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 18.

13 - V. D. Sierra, *Historia de la Argentina*, *op. cit.*, liv. 2, ch. 1, par. 7, p. 187.

14 - Cf. H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 22.

Ruy Díaz de Guzmán prétend que Francisco César aurait rejoint Francisco Pizarro qui faisait ses premiers pas au Pérou (*La Argentina...*, *op. cit.*, liv. 1, ch. 9, p. 66) :

"(...) fueron en demanda del Cuzco, y entraron en aquel reino al tiempo que Francisco Pizarro acababa de prender a Atabaliba, Inca, en los campos de Cajamarca, como consta de su historia (...)"

Sur ce point, au moins, on peut considérer que le texte de Ruy Díaz de Guzmán est peu fiable, car il est incontestable que Francisco César s'embarqua avec Sebastián Caboto.

15 - Le Pays de *Telán* est une sorte de double de la Cité des *Césares*. Cependant il serait abusif de pratiquer l'amalgame entre les deux légendes, comme le précise Enrique de Gandía (*La Ciudad Encantada de los Césares...*, *op. cit.*, p. 23-24) :

"La fabulosa provincia de Telán era otra leyenda geográfica muy inferior a la de los Césares, que los historiadores modernos han confundido con la ciudad encantada de la Patagonia ; pero que los conquistadores del siglo XVI sabían diferenciar muy bien.

En efecto : en el mismo legajo que contiene el interrogatorio referente a la provincia de Telán y Curaca, del año 1587, hay un "informe al Rey sobre la Gobernación de Tucumán", también de Ramírez de Velazco, pero del año 1586, en el cual el Gobernador habla de la "provincia que llaman los Césares" y dice que está situada "entre Chile y la mar del Norte y a las espaldas de Arauco". En cambio, en la "Información" del año siguiente relativa a la

provincia de Telán y Curaca, el mismo Ramírez de Velasco declara que esta provincia está a "distancia de setenta y ochenta leguas de la ciudad de Córdoba".

Se trata, por tanto, de dos regiones y de dos leyendas completamente distintas. No hay duda que la fabulosa provincia de Telán era un reflejo del Perú, como ha notado el Sr. Coni, y como reconocía el mismo dueño de los indios declarantes en la "Información" de 1587 ; pero también es incuestionable que esta leyenda no tiene ninguna relación con los Césares."

16 - Ruy Díaz de Guzmán précise dans *La Argentina...*, *op. cit.*, liv.2, ch. 6, p. 123 :

"(...) y llegó [Francisco de Mendoza] a los comechingones, que viven en unas cuevas de la provincia de Córdoba, con los que trató de amistad, y de ellos se informó de como de allí al sur había una provincia muy poblada de gente rica de oro y plata, llamada Jungulo, que se juzga ser la misma que en el Río de la Plata llaman los Césares, de que hemos tratado en su lugar."

17 - Enrique de Gandía, *La Ciudad Encantada de los Césares...*, *op. cit.*, p. 33. E. de Gandía se réfère ici à une étude du Dr. Ricardo E. Latcham intitulée "Los indios de la cordillera y la pampa en el siglo XVI", publiée en 1930 (janvier-mars) dans la *Revista Chilena de Historia y Geografía*.

18 - Diego de Rojas était fasciné par le pays des Césares. Blas Ponce, le *conquistador* du Tucumán, déclarait en 1589 que l'expédition de Rojas avait été motivée :

"(...) por la gran noticia de las muchas gentes de naturales y riquezas que había en la dicha jornada de los Césares, que descubrió el dicho soldado César (...)"

(Texte cité par V. D. Sierra, *Historia de la Argentina...*, *op. cit.*, liv. 2, ch. 3, par. 2, p. 290).

19 - P. Guevara, *Hist.*, *op. cit.*, liv. 2, part. 1, par. 12, p. 148.

— 2 —

20 - P. José Gumilla, *El Orinoco...*, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> part., ch. 27, p. 490.

21 - *Ibid.*, 2<sup>e</sup> part., ch. 27, p. 490.

22 - Cf. Ernesto Morales, *La Ciudad encantada de la Patagonia*, Buenos Aires, Emecé, 1944, col. "Buen Aire", p. 18.

23 - *Ibid.*, p. 18.

24 - E. de Gandía, *La ciudad Encantada de los Césares (...)*, *op. cit.*, p. 17.

25 - *Ibid.*, p. 17-18.

26 - Tomás Falkner (S. J.), *Derrotero desde la ciudad de Buenos Aires hasta la de los Césares, que por otro nombre llaman la Ciudad Encantada, por el P. Tomás Falkner, jesuita. (1760)*, dans *Derroteros y viajes a la Ciudad Encantada, ó de los Césares...*, *op. cit.*, p. 24-25.

27 - Voir *supra*, ch. 13.

28 - A. de Alcedo, *Dicc. Geogr.*, *op. cit.*, t. 1, p. 267-268 (art. "Césares").

— 3 —

29 - R. Díaz de Guzmán, *La Argentina...*, *op. cit.*, liv. 1, ch. 6, p. 52-53.

30 - Cf. J. T. Medina, *El Veneciano Sebastián Caboto...*, *op. cit.* Voir également V. D. Sierra, *Historia de la Argentina...*, *op. cit.*, liv. 2, ch. 1, par. 7, p. 186-187.

31 - Cf. E. Morales, *La ciudad encantada de la Patagonia*, *op. cit.*, p. 10.

32 - E. de Gandía, *Hist. Crít.*, *op. cit.*, ch. 15, p. 261.

33 - Il s'agit de l'expédition envoyée par Don Gutierre de Vargas Carvajal, l'évêque de Plasencia, qui était dirigée par le Comendador de Burgos (Frey Francisco de la Rivera).

34 - A. de Alcedo, *Dicc. Geogr.*, *op. cit.*, t. 2, p. 348-349 (art. "Magallanes (Estrecho de)").

35 - *Capitulación con los Fúcares (1531)*, dans Carlos Morla Vicuña, *Estudio histórico sobre el descubrimiento y conquista de la Patagonia y de la Tierra del Fuego*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1903, II, doc. n° 9 (I), p. 10.

36 - Cf. *Relaciones del viaje hecho á las islas Molucas ó de la Especiería por la armada á las órdenes del Comendador Garcia Jofre de Loaysa, hecha por el Capitán Andrés de Urdaneta*, dans CO-DOIN, vol. 5, p. 5-67. Nous en trouvons une autre transcription dans M. Fernández de Navarrete, *Colección...*, *op. cit.*, t. 3, *Apéndice de documentos...*, doc. n° 26, p. 226-250, avec le titre : *Relación escrita y presentada al Emperador por Andrés de Urdaneta de los sucesos de la armada del comendador Loaysa, desde 24 de julio de 1525 hasta el año 1535*.

37 - Cf. *Relacion de las cosas que sucedieron en la armada de Simon de Alcazaba, el cual iba por gobernador á la provincia de Leon por parte de la Mar del Sur, el cual habia de pasar por el estrecho de Magallanes ; el cual llevaba dos naos, la capitana, llamada la Madre de Dios, y la otra llamada San Pedro, en las cuales irian entre pasajeros y marineros doscientas y cincuenta personas ; la cual*

relacion se sacó de una copia que de lo susodicho tenia fecho Alonso Vehedor, escribano de S. M., de todo lo cual en la dicha copia da fee de vista, dans CODOIN, vol. 5, p. 97-117.

Le texte se trouve également à la RAH, col. Muñoz, t. 21, fol. 154 r°-165 r° Le document paraît avoir été écrit en 1536.

Voir également l'Asiento ó capitulacion hecha con Simon de Alcazaba gentil hombre de la Casa de Su Magestad, para el descubrimiento de doscientas leguas de tierra, que se le debian de dar, desde el estrecho de Magallanes hasta el lugar de Chinche, ó Chíncha, dans CODOIN, vol. 10, p. 125-133. L'original se trouve à l'AGI, Indiferente General, leg. 415, liv. 1, fol. 123 r° (ou 127 r°) - 126 v° (ou 130 v°).

38 - F. López de Gómara, *Hisp. vict.*, op. cit., I, p. 221-222.

39 - A. de Herrera explique dans son *Historia General* (vol. 6, déc. 3, liv. 4, ch. 13, p. 432) :

"Había algunos días que se había ofrecido de servir al Rey Simón de Alcazaba Sotomayor, Caballero portugués, que había dexado el servicio del Rey de Portugal, ofreciendo de ser de mucho fruto en la navegación de las Indias de los Malucos, porque era gran marinero y cosmógrafo; y mientras se aguardaba el fin que tendría el Armada de Hernando de Magallanes, no se tomó con él resolución; pero con la llegada de la nave Victoria, fué recibido por continuo de la Casa Real, con cincuenta mil maravedís de salario, y otros cincuenta mil de ayuda de costa."

40 - *Ibid.*, vol. 11, déc. 5, liv. 8, ch. 8, p. 226.

41 - *Ibid.*, vol. 11, déc. 5, liv. 8, ch. 8, p. 227. Voir également : *Carta de Juan de Mori a un amigo suyo de Sevilla que fue con Magallanes*, RAH, col. Muñoz, t. 21, fol. 144 r°-152 v°

42 - E. de Gandía, *Hist. Crit.*, op. cit., ch. 15, p. 262.

43 - *Capitulación de Camargo (Valladolid, 6-XI-1536)*, dans C. Morla Vicuña, (*Estudio histórico...*, op. cit., II, doc. n° 11, p. 19.

44 - Cf. H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 29.

45 - Ce document, largement cité par C. Morla Vicuña (*Estudio histórico...*, op. cit., I, nota V, p. 238-239), est conservé au British Museum (cote : Eg. 1816).

46 - *Ibid.*, I, nota V, p. 238-239.

47 - *Ibid.*, I, nota V, p. 239.

48 - Cf. H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 30.

49 - P. Mariño de Lobera, *Crónica*, op. cit., liv. 1, 3<sup>e</sup> part., ch. 48, p. 343.

50 - *Ibid.*, liv. 2, 1<sup>re</sup> part., ch. 8, p. 387. Cf., à ce sujet, *Viaje al estrecho de Magallanes por Juan Ladrillero*, RAH, col. Muñoz, t. 22, fol. 17 r°-22 v°

51 - Francis Drake, *The famous voyage of Francis Drake into the South sea, and therehence about the whole Globe of the earth, begun in the yeere of our Lord, 1577*, dans R. Hakluyt, *The Principal Navig...*, op. cit., vol. 8, p. 56.

Voir également E. Cliffe, *The voyage of M. John Winter...*, op. cit.

52 - Plusieurs documents nous renseignent sur cette expédition. Citons en particulier la *Sumaria relación de Pedro Sarmiento de Gamboa, Governador i Capitán General del estrecho de la Madre de Dios antes nombrado de Magallanes i de las poblaciones en él [h]echas i que se han de hazer por [uestra] Mag[estad]*, RAH, col. Muñoz, t. 22, fol. 74 r°-139 v° Ce texte important a été reproduit dans CODOIN, vol. 5, p. 286-420.

Une autre relation de Pedro Sarmiento de Gamboa figure dans la col. Muñoz de la RAH (t. 22, fol. 140 r°-227 r°) ; elle porte le titre : *Relación de lo sucedido a la Armada real de S. M. en este viaje del estrecho de Magallanes.*

Signalons enfin la *Instrucción dada a Pedro Sarmiento para el descubrimiento y jornada del estrecho de Magallanes* qui se trouve également à la RAH, col. Muñoz, t. 22, fol. 11 r°-16 v°

53 - V. D. Sierra, *Historia de la Argentina*, op. cit., liv. 2, ch. 7, par. 17, p. 447.

54 - T. Cavendish, *The voyage of Thomas Cavendish round about the Globe*, 1586-88, op. cit., p. 283.

55 - *L'Histoire Universelle*, op. cit., t. 120 (1789), section X, p. 8, précise au sujet du voyage de Van Noort :

"Le lendemain, ils dirigèrent leur course vers le port Famine : la terre s'avance tellement vers le sud, que l'isle des Patagons & Terra del Fuego semblent se toucher. Ils ne trouverent d'autres vestiges de la ville de Sarmiento, qu'un monceau de pierres & et de débris, qui annonçoient qu'il y avoit eu là une ville. Lorsque Sarmiento forma le dessein de bâtir cette place, il assura Philippe que le détroit n'avoit qu'un mille de large en cet endroit, & cependant Van Noort dit qu'il a au moins quatre milles, & que les collines des deux côtés sont hautes, escarpées, & couvertes de neige."

56 - H. Steffen, "Los Fundamentos...", art. cit., p. 32.



- 57 - Fr. R. de Lizárraga, *Descripción...*, *op. cit.*, liv. 2, ch. 79, p. 203.  
 58 - *Ibid.*, liv. 2, ch. 79, p. 203.  
 59 - *Ibid.*, liv. 2, ch. 79, p. 203.  
 60 - Ignacio Pinuer, *Relacion de las noticias adquiridas sobre una ciudad grande de españoles, que hay entre los indios, al sud de Valdivia, é incognita hasta el presente, por el capitán D. Ignacio Pinuer (1744)*, dans CDA, I, 5, p. 27-37.  
 Nous reproduisons intégralement ce rapport dans le texte dactylographié de notre thèse (vol. 5, appendice n° 1, doc. n° 19, p. 1068-1078).  
 61 - *Ibid.*, p. 29.  
 62 - Agustín de Jáuregui, *Copia de la carta escrita por D. Agustin de Jauregui, Presidente de Chile, al Exmo. Sr. Virey del Perú (Santiago, 29-III-1774)*, dans CDA, I, 5, p. 38. Nous reproduisons ce document dans le texte dactylographié de notre thèse (vol. 5, appendice n° 1, doc. n° 20, p. 1079-1081). Voir la *Relación* de Pinuer reproduite dans le texte dactylographié de notre thèse (cf. *supra*, n. 60). Ignacio Pinuer y donne de longues explications sur la situation de la ville et sur les 2 itinéraires que l'on peut suivre pour s'y rendre.  
 63 - Dr. Pérez de Uriondo, *Informe...*, *op. cit.*, p. 45.  
 64 - Cf. E. de Gandía, *Hist. Crít.*, *op. cit.*, ch. 15, p. 279, n. 19.  
 65 - Le rapport commence de la manière suivante :  
 "El Fiscal de Su Magestad en lo criminal, en consecuencia y cumplimiento del superior decreto de V. S., de 16 de Abril último, ha reconocido los nueve cuadernos de autos que se han formado sobre descubrir las poblaciones de españoles y extrangeros, que se presume hay en las alturas y parte meridional de este reyno ; y así mismo el que se crió el año de 1763, á instancia del Gobernador y vecinos de la provincia de Chiloé, sobre la apertura del camino de Osorno y río Bueno. (...)"  
 Cf. Dr. Pérez de Uriondo, *Informe...*, *op. cit.*, p. 44.  
 66 - *Ibid.*, p. 44.  
 67 - *Ibid.*, p. 44. Certains prétendaient que les *Césares* peuplaient plusieurs villes.  
 68 - Ignacio Pinuer, *Relación...*, *op. cit.*  
 69 - *Ibid.*, p. 29-30.  
 70 - Dr. Pérez de Uriondo, *Informe...*, *op. cit.*, p. 45.  
 71 - Ignacio Pinuer, *Relación...*, *op. cit.*, p. 30.  
 72 - *Ibid.*, p. 30.  
 73 - *Ibid.*, p. 34.  
 74 - Dr. Pérez de Uriondo, *Informe...*, *op. cit.*, p. 45.  
 75 - Ignacio Pinuer, *Relación...*, *op. cit.*, p. 27.  
 76 - Dr. Pérez de Uriondo, *Informe...*, *op. cit.*, p. 50.  
 77 - *Ibid.*, p. 52-53.  
 78 - Ignacio Pinuer, *Relación...*, *op. cit.*, p. 31.

- 79 - R. Díaz de Guzmán, *La Argentina...*, *op. cit.*, liv. 1, ch. 2, p. 29-30.  
 80 - Cf. E. de Gandía, *Hist. Crít.*, *op. cit.*, ch. 15, p. 279, n. 19.  
 81 - *Ibid.*, ch. 15, p. 279, n. 19.  
 82 - Cf. E. Morales, *La ciudad encantada de la Patagonia*, *op. cit.*, p. 70-71.  
 83 - Il avait obtenu l'autorisation de franchir la Cordillère et il installa une mission près du lac Nahuel Huapi dans la zone de l'actuel Puerto Huemul, précise Juan Mario Raone, *Fortines del Desierto (Mojones de Civilización)*, Buenos Aires, Talleres gráficos "Editorial Lito", 1969, t. 1, p. 226. L'auteur indique également (p. 226) :  
 "Lo acompañó un niño llamado Juan de Uribe, que oficiaba de acólito y que más tarde se ordenara sacerdote."  
 84 - Cf. E. Morales, *La ciudad encantada de la Patagonia*, *op. cit.*, p. 77.  
 85 - P. José Cardiel (S. J.), *Carta del Padre Jesuita José Cardiel, escrita al Señor Gobernador y Capitan General de Buenos Aires, sobre los descubrimientos de las tierras patagónicas, en lo que toca á los Césares (11 de Agosto de 1746)*, dans *Derroteros y viages a la Ciudad Encantada, ó de los Césares...*, *op. cit.*, p. 15.  
 86 - *Ibid.*, p. 15.

- 87 - Dans *Derroteros y viajes a la Ciudad Encantada, ó de los Césares....*, op. cit., p. 3-10.  
 88 - *Ibid.*, p. 5.  
 89 - P. T. Falkner, *Derrotero....*, op. cit., p. 25-26.  
 90 - G. Chaworth Musters, *Vida entre los Patagones*, op. cit., ch. 4, p. 193.  
 91 - E. de Gandía, *La Ciudad Encantada de los Césares (...)*, op. cit., p. 48-49.

– 6 –

92 - Voir *supra*, par. 5.

93 - E. de Gandía, *La Ciudad Encantada de los Césares (...)*, op. cit., p. 52-53 :

"El último iluso de los Césares fué un tal Doctor Wolff que en el año 1923 hizo hablar a todos los diarios de América con su extraordinario descubrimiento realizado en la Patagonia, de un cráneo petrificado y de una muralla de ciento cincuenta metros de largo y doce de alto, construída con piedras de un metro de lado, que aseguraba existía entre el lago Cardiel y el lago Strobel, y él suponía un resto de la ciudad de los Césares..."

Por un instante se creyó haber hallado, al fin, el emplazamiento de la ciudad fantástica, pero los antropólogos demostraron que el cráneo no era más que una piedra de forma extraña, y la pared ciclópea, una formación natural de basalto."

94 - G. Chaworth Musters, *Vida entre los Patagones*, op. cit., ch. 4, p. 189.

95 - *Ibid.*, ch. 4, p. 190.

96 - *Ibid.*, ch. 4, p. 190.

97 - *Ibid.*, ch. 4, p. 190.

98 - *Ibid.*, ch. 4, p. 190.

99 - *Ibid.*, ch. 4, p. 191.

100 - Fr. B. J. Feijoo y Montenegro, *Teatro Crítico (Discurso 10 - Fábula de las Batuecas y Países Imaginarios*, par. XIV), dans *Obras Escogidas*, op. cit., t. 4, p. 97.

L'œuvre du P. Alonso de Ovalle fut publiée à Rome en 1646. Elle s'intitule : *Histórica relación del reino de Chile y de las misiones y ministerios que ejercita en él la Compañía de Jesús*.

101 - *Histoire Universelle....*, op. cit., t. 114 (1788), *Description de l'Amérique*, par V. p. CXV.

102 - Thomas More, l'inventeur du nom *Utopia*, avait situé ce pays idéal dans une île ainsi baptisée. Il avait songé dans un premier temps à l'appeler *Nusquama* (du latin *nusquam*, 'nulle part'). C'est ce qu'il révèle dans une lettre adressée à Érasme le 3 septembre 1517. Cf. Thomas More, *L'Utopie (...)*, Introduction et notes par Marcelle Bottigelli-Tisserand, Paris, Editions Sociales, 1970, col. "Les Classiques du Peuple", liv. 2, p. 115, n. 1.

103 - V. Dupont, *L'Utopie et le Roman Utopique dans la Littérature Anglaise (...)*, Cahors, Imprimerie Typographique A. Coueslant, 1941, section V, ch. 3, II, p. 713.

104 - Cf. l'Introduction d'Eugenio Pereira Salas à la traduction en langue espagnole de l'œuvre de J. Burgh, *Un relato de la Colonización, de las Leyes, Formas de Gobierno y Costumbres de los Césares, un pueblo de Sudamérica, contenido en nueve Cartas, enviadas por Mr. Vander Neck, uno de los Senadores de dicha Nación, a un amigo en Holanda, con nota del editor. (...) Londres, Impreso por J. Payne, en la Feathers, Pater-Noster Row. M DCC LXIV*, Santiago de Chile, Universidad de Chile - Facultad de filosofía y educación - Centro de Investigaciones de Historia Americana, 1963, col. "Curiosa Americana", p. 12.

Le titre original de l'œuvre est : *An Account of the First Settlement, Laws, Form of Governement and Police of the Cessares : A People of South America, in nine Letters. From Mr. Vander Neck, one of the Senators of that Nations, to his Friend in Holland, with Notes by the Editor. London. Printed by J. Payne, at the Feather's - Pater-Noster Row. M DCC LXIV*.

105 - Les auteurs de l'*Histoire Universelle* (voir *supra*), qui parlent d'une "riviere de los Camaroens", semblent bien tenir leurs renseignements du récit de J. Burgh.

106 - J. Burgh, *Un relato....*, op. cit., p. 15.

107 - V. Dupont, *L'Utopie....*, op. cit., Section III, ch. 5, par. 1, p. 332-333.

108 - J. Burgh, *Un relato....*, op. cit., p. 18.

© 1996-2018, Jean-Pierre SÁNCHEZ

© Presses Universitaires de Rennes  
 Campus de la Harpe  
 2, rue du doyen Denis-Leroy  
 35044 RENNES Cedex

Mise en page : Joëlle DESON - Patricia PERRIN  
 pour le compte des PUR

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1996

ISBN : 2-86847-152-0

ISSN : 1255-2364

H I S T O I R E

Jean-Pierre Sanchez

# Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique

T O M E S E C O N D



HISTOIRE  
TOME SECOND

Jean-Pierre Sanchez ▲ Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique

les  
PUR  
Presses  
Universitaires  
Rennes

les  
PUR  
Presses  
Universitaires  
Rennes